

«Soyez toujours occupé
à quelque ouvrage, et faites
en sorte que le démon
ne vous trouve jamais oisif.»
Saint Jérôme.

JANVIER 1988

Le vendredi 15, Paris, Gare du Nord. Je prends place dans le train pour Lille, qui se remplit peu à peu. Face à moi, une vieille dame lit *Ouest-France*. De l'autre côté, une plus jeune femme et plus grosse lit *La pastorale spiritualiste*, volume VII : *Le monde à venir*. Quelques minutes avant l'heure du départ, un homme d'une cinquantaine d'années entre dans le wagon et crie «alors je vais leur répéter, ici : je sors de FLEURY-ME-RO-GIS, je suis en liberté CON-DI-TION-NELLE», et demande qu'on lui donne du blé pour payer son billet. Il s'avance dans le passage, sollicite chacun avec insistance, se penche pour embrasser sur la tête les femmes qui lui font l'aumône, entretient les gens avec des contrepèteries du genre «faut pas confondre tentacule et encule ta tante», dont il rit seul. Je trouve son numéro gonflé. Il semble ivre ou cinglé, ou les deux à la fois. La plupart des voyageurs lui tendent la pièce, probablement par peur. Quand vient mon tour, inquiet moi-même, je le regarde et je lui dis «moi, je peux pas». Il me répond d'un sonore «merci quand même» et continue son cirque jusqu'au bout du wagon, avant de disparaître. A 13 h 05, le train part.

Le dimanche 17, Bruxelles. Je sors vers midi. Le ciel est gris, les rues sont vides. Je gagne à pied le centre-ville. Dans le parc au dessous du Palais des Congrès, je croise un groupe de très jeunes scouts. Ils crient «on ne mange plus» à la monitrice qui les accompagne, probablement par allusion à un ordre qu'elle leur a donné, alors qu'elle-même semble mastiquer quelque chose. Au moment où je passe, l'un d'eux se tourne vers moi et aboie «on ne mange plus». Je ne réponds pas. Plus bas, en descendant le long de la chapelle Sainte-Geneviève, j'aperçois un porte-monnaie à soufflets ouvert, abandonné par terre entre des buissons. Je ne m'arrête pas. Un ballon en plastique, orné d'hexagones noirs et blancs, est coincé derrière la tête de deux statues qui occupent une niche de la façade. Je déambule lentement dans le vieux quartier. Rue des Harengs, Petite rue au Beurre, Rue du Marché aux Herbes. Sur les plaques, le nom des rues est presque toujours écrit à la fois en français et en flamand. J'entre dans l'église Saint-Nicolas. Je regarde les publications installées sur des présentoirs, je feuillette un journal bilingue franco-italien. Puis je vais m'asseoir sur une chaise du dernier rang. J'y reste un moment. Un haut-parleur diffuse doucement de la musique ancienne. Une femme s'avance dans la nef, retourne une chaise, s'y agenouille pour prier. Une autre vient faire de même, un peu plus loin. J'ai faim. Je me rends dans un proche fast-food, où je mange deux cheese-burgers en observant les gens autour de moi. Une

plaque scellée dans le mur indique qu'il s'agit du «*first McDonald's restaurant in Belgium, opened 21st march 1978 in Brussels*». Un employé brun, moustachu, salue de temps à autre des clients dans plusieurs langues et leur demande ce qu'ils parlent. Il ne me dit rien. Dehors il fait toujours gris mais il ne pleut pas.

AOUT 1989

Un mardi. Le soir à 8 heures, Michel est venu dîner à la maison. Il était un peu déçu parce qu'il me croyait cuisinier. Moi qui n'avais pratiquement rien mangé depuis dimanche, suite à des soins dentaires, je me suis empiffré : olives aux anchois, pistaches, jambon de Bayonne, saucisson, pâté, melon, tomate, camembert et deux flans. On a bu chacun deux bières et ensemble un Côtes-de-Castillon 1980. Et on a fini un reste de tarte aux prunes. Michel m'a raconté que son copain ethnologue est un baron fauché. On était un peu gris, on avait des sujets de conversation lugubres: la mort, la maladie, etc. Vers 22 h 30, je l'ai accompagné prendre son bus à Jean-Jaurès, mais le dernier était parti à 21 h 10. On s'est assis sur le banc de l'abribus du M/13 pour fumer une cigarette. A un moment, une fille qui voulait rentrer dans la cabine téléphonique d'à côté n'a pas vu la vitre et s'est foutu la gueule dedans. On a un peu ricané, bêtement. Michel a voulu que je l'accompagne à la station de taxis du Grand Théâtre pour demander si les 60 francs qui lui restaient suffiraient à payer la course. Sur le chemin il a changé d'avis et m'a dit qu'il allait me payer une bière au «Noailles-Nada» et rentrer chez lui à pied. J'ai accepté à la condition qu'on ne prenne réellement qu'une seule bière. A ma surprise, il a respecté ce contrat. J'étais rentré vers 23 h 30 et je me suis fait encore deux œufs sur le plat.

Jeudi soir, j'ai regardé *Naïs*, que j'ai trouvé pas terrible. Michel devait venir voir le film avec moi, parce qu'il aime bien Fernandel, mais il est arrivé juste à la fin, vers 22 h 30, et complètement bourré. On a discuté un peu, il m'a donné les solutions de son jeu avec les faux noms et les faux titres d'écrivains du coin. Il voulait partir aux Arts sous prétexte d'acheter des cigarettes, mais comme il s'endormait, il m'a demandé d'appeler un taxi qui le ramène chez lui. Le taxi est vite arrivé, vers minuit. En ouvrant la portière, le chauffeur a dit «mais c'est mon ami Michel!» Avant de monter, Michel m'a juste dit qu'il connaissait bien cet homme, et que celui-ci connaissait Christine de Rivoyre.

Vendredi. Cours Victor Hugo, il y avait une 404 blanche avec des vitres cassées. J'ai pensé un instant que c'était quelqu'un qui s'était fait braquer, comme ma mère l'autre fois, mais j'ai réalisé que toutes les vitres étaient cassées, même à l'arrière, et je me suis dit que ça devait plutôt être un règlement de comptes.

Samedi, vers 8 heures du soir, Michel est passé me voir. Vers dix heures et demie, je l'ai raccompagné place Gambetta et il m'a payé un demi au bar du coin de la rue du Palais Gallien. Il m'a raconté qu'il avait habité quatre mois dans une cave de cette rue, où il restait debout parce qu'il n'y avait pas de chaise. On a

rigolé en observant que l'ancien nom, encore gravé, était rue de la Raison. On voyait passer devant nous des gens qui allaient acheter à un comptoir d'à côté une nourriture incroyable : des sandwiches aux frites. Scène terrible au moment de se quitter : un aveugle bourré avançait en titubant sur le trottoir de la rue Judaique. Je suis rentré me coucher vers minuit.

SEPTEMBRE 1989

Le 26. Un récent matin, Samuel (deux ans) et moi, nous errions en rond. Nous avons traversé les Nouvelles Galeries, longé un peu la rue Sainte-Cathe, gagné la place du Parlement, puis celle de la Douane, et je comptais rentrer dans Bordeaux par la rue de la Cour des Aides, mais Samuel, qui formule à présent de ses petites volontés, me pria de l'emmener au bord de l'eau. Nous franchîmes donc les deux chaussées, puis le parking. Nous nous assîmes côte à côte sur la ligne de parpaings qui longe le quai à quatre ou cinq mètres du bord. Là, nous entendions moins le bruit de la circulation. Il n'y avait personne. Il faisait gris. Nous discutâmes. Samuel me demanda si c'était la mer et je lui répondis que non, que la mer était bien plus loin, vers la gauche, que ça c'était la rivière. J'attirai son attention sur quelques objets remarquables : des mouettes en vol, d'autres posées sur les vagues, les bateaux amarrés à la rive d'en face, sur notre droite le pont de Pierre. Soudain un homme fit irruption, s'avança précipitamment vers le bord du quai, regarda dans l'eau et s'arrêta net. Il portait un jean bleu et un blouson de cuir noir. Je reconnus aussitôt l'artiste Luc L. Il tenait d'une main un paquet de journaux ou quelque chose d'enveloppé dans des journaux, de l'autre un objet petit, comme une carte de crédit. Il se tourna vers nous, nous observa en silence un instant, puis repartit mystérieusement. Nous restâmes encore un moment. Le fleuve coulait en sens inverse du courant normal, à cause de la marée, j'imagine.

OCTOBRE 1989.

Publications données à un foyer de jeunes : *Affiches de cinéma thaï*, *Séduction* n° 2 et 4, *Open system project* n° 4 et 6, *Novoid* n° 6, *Hello happy taxpayers* n° -1, 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6 et 7, *Cent ans de littérature italienne*, *Banana split* n° 7, *Magazine littéraire* n° 177 et 186, *Quinzaine littéraire* n° 500, *Figaro littéraire* du Salon du livre 87, *Le Times of South West*, *Votre ami*, *Géo* n° 73, *Retour des zozos* n° 9, *Un sauvage exil*, *Nouvelles nouvelles* n° 1, *De la part de la princesse morte*, *Genealogies*, *Le Bourry* n° 6, *Le billard égaré*, *Crime et loisirs*, *La course amoureuse*, *El cine español*, *Ersatz* n° 3, *La discothèque idéale 1976*, *Arnold le geek de New York*, *Sainte Extase*, *Expéditions Râ*, *L'arbre de la vie*, *Voyages de Gulliver*, *Viper* n° 9, *Le temps qui reste*.

Le 25. Au marché de Bergerac, acheté des chaussettes neuves fabriquées en RDA, 100% coton, 50 francs les cinq paires : gris foncé, bleu foncé, marron foncé, bleu pétrole et gris clair. Ca chatoie. A la campagne, Samuel nous a demandé, à propos d'un taureau, s'il s'était fait couper les cheveux.

DECEMBRE 1989

Le 22. Acheté un aquarium équipé, du sable, des bactéries, des plantes.

JANVIER 1990

Le 18. Acheté quatre poissons et un crabe.

Le 19. Echangé le crabe contre trois danios.

Le 23. C'est maintenant devenu pour moi une habitude quasi quotidienne, chaque fois que le temps le permet, de consacrer une partie de la matinée à me promener avec Samuel. Si aucun rendez-vous particulier, aucune course impérative ne nous retiennent à un itinéraire précis, nous flânon. Il peut s'agir de dérives improvisées, au gré desquelles nous examinons les curiosités que le hasard nous fait rencontrer : le chantier de la place Camille Jullian, l'aquarium à crabes d'un restaurant rue du Pas-Saint-Georges, les bougies allumées dans les églises, l'étalage des marchands de plantes cours Victor Hugo.

Il arrive aussi que nous nous fixions d'avance un but déterminé. Nos expéditions favorites consistent à prendre ce qu'il reste de pain sec et à le porter aux oiseaux du Jardin public ou du Parc bordelais. Nous plaçons ces deux endroits, dans nos préférences, bien au-dessus du square de la mairie, du plateau de Mériadeck ou même du Château Rivière. Le Jardin public abrite notamment des oies, des cygnes et plusieurs sortes de canards. Il y a les mêmes au Parc bordelais, avec en plus quelques foulques.

Les palmipèdes nous paraissent en général plus voraces au Parc bordelais qu'au Jardin public, peut-être parce qu'ils reçoivent moins de visiteurs. Les plus impressionnants sont bien entendu les oies et les cygnes, surtout s'ils sortent de l'eau et viennent près de nous, sur l'herbe, car ils sont aussi hauts que Samuel et même le dépassent, s'ils tendent le cou. Nous nous révoltons parfois contre la façon impitoyable dont les plus gros s'imposent aux petits pour essayer de manger le plus possible et d'en empêcher les autres. Lorsque nous jetons de la nourriture à un groupe composite, les foulques s'effacent toujours derrière les canards, les canards derrière les cygnes, les cygnes derrière les oies cendrées. De même que les individus les moins corpulents, dans chaque groupe spécifique, derrière les plus costauds.

Le 26. Vendu à Simili :

Lsont2sortie/ Dora Maar, 20 f.

Pensées de Blaise Pascal, 20 f.

Histoire de l'IS, 20 f.

Vendu à Stéphane :

Guide du Prado, 10 f.

Monitoires 13, 10 f.

Monitoires 14, 10 f.

Le 29. Acheté le guide vert *Les poissons d'aquarium*.

Le 28, lettre au Groupe des Cinq : «... S'agissant des maculages «artistiques» du paysage urbain, dans leurs versions amovible (bâche) ou pire, inamovible (peinture) je suis loin de partager votre euphorie quant à une soi-disant «liberté de l'art devenue inévitable». «Cette liberté-là s'impose tout seule», ajoutez-vous. C'est bien le problème. Je crois qu'il serait plus juste qu'elle s'impose (ou non) avec l'accord de la population qui doit souffrir ces interventions, plutôt que «toute seule» ou

(variante) «d'un commun accord entre les Maîtres d'ouvrage, Maîtres d'œuvre et Décideurs institutionnels». Lesquels, si je comprends bien, stimulés par vos propositions géniales, s'autorisent à avoir le droit de se permettre de prendre la liberté d'imposer ce qu'ils jugent de nature à établir «une complicité avec celui qui regarde». Je me marre. Mon avis est que si chaque artiste reste dans sa galerie, les vaches seront bien gardées. Les murs sont déjà suffisamment pollués comme ça par l'imbécillité publicitaire, sans qu'il faille encore lâcher dessus le crétinisme artistique «libre».

Le 30. Acheté encore deux poissons.

FEVRIER 1990

Le 15. A l'aube, rêvé la phrase : «Le détail attend, volumineux».

AVRIL-MAI 1990

Néologismes de Samuel : un hélicoptère, une amulance, un aourt, des adimaux, un insec, ressemgler, un régolver, un scarbée, il a rendu, une glague, un dessin allumé, un jorarl, emmerver, un mallequin, un héruisseau, une plaque-forme, reusement, Vintrand.

Vendu à Daniel 2 sérigraphies, 200 f.

Vendu par Anne :

Bible illustrée, 10 f.

La ferme des animaux, 10 f.

Oiseaux d'Europe, 10 f.

P Picasso, 10 f.

V van Gogh, 10 f.

Vendu à Valérie :

4 taxis perpendiculaire n° 1, 10 f.

Vanity fair, 20 f.

Vendu à M Ohl *Salade niçoise*, 10 f.

Vendu à Bernard D :

Cahiers du cinéma n° 85, 10 f.

Il cinema italiano, 10 f.

Ferdidurke, 10 f.

Vendu par Stéphane :

Néropolis, 10 f.

Les Incas, 10 f.

La peur en Occident, 10 f.

W Shirer, 20 f.

Malraux par R Stéphane, 10 f.

Vendu à P Marquer : *Artists stamps Fluxus*, *Docks postcards*, *Docks 9-10-11*, *L'érotisme dans l'art occidental*, *Beuys Aus Berlin*, *Almanach Pestalozzi 1930*, *Almanach Desproges*, *44 images contre le code de la nationalité*, *4 taxis New York*, *Fascination 22*, total 250 f.

JUILLET 1990

Lundi 2. Tapé des pages pour Witek, la traduction française du reportage d'un photographe polonais sur le Birobidjan. Note d'histoire : «On nous a amenés à Vladivostok, au bord d'un fleuve. De l'autre côté, il y avait un bateau. On nous a dit de nager

jusqu'au bateau. Mais la plupart ne savaient pas nager. Les gardiens tiraient sur ceux qui ne voulaient pas se jeter à l'eau. Dans ce camp, il fallait transporter 60 brouettes de sable aurifère pour avoir 300 grammes de pain par jour. Nous faisons de faux rapports : nous vivions avec des morts dans notre baraquement, en prétendant qu'ils étaient malades. Ainsi profitions-nous de leur ration de pain.»

Le soir, remis à Witek les 18 pages dactylographiées, pour lesquelles il m'a donné 200 francs. Fumé avec lui un petit stick dans sa cuisine, en buvant de la Carlsberg. Par terre dans son salon traînaient les panneaux écrits par son fils Maciek, qui devait tourner un film super 8 : WITOLD AGANT SECRET.

Mercredi 4. Avec Samuel, visite de la tour Pey-Berland. 16 francs pour moi, rien pour lui. On visite sans guide, le temps qu'on veut. Sam avait peur dans les passages les plus obscurs de la montée, redoutant la présence d'un «Chinois». A deux endroits, des portes à claire-voie permettaient d'apercevoir les cloches énormes dissimulées dans un enchevêtrement de poutres. La sortie sur la terrasse fut impressionnante. Pour moi, le soulagement de retrouver la lumière du jour était contrarié par l'angoisse du vertige. Il y avait beaucoup de vent et il valait mieux se mettre au soleil. Peu d'autres visiteurs, des Français et des Nordiques. Nous sommes aussi montés au chemin de ronde, encore plus haut, à cinquante mètres. On y a des vues très précises sur les rues du Loup et Duffour-Dubergier. Impossible de repérer l'école, dont les arbres restaient cachés, je reconnaissais le toit des Galeries et les bâches bleue et verte du chantier au bout de la rue du Mulet. En haut de la tour, l'escalier était si étroit que le petit pouvait appuyer ses mains sur les deux murs.

Le jeudi 5. Courses, traductions. Emmené Sam faire un tour de bateau au Jardin public. Près de la coque, de gros poissons gris venaient grouiller à la surface pour manger des miettes de pain. Rentrés par les Grands Hommes, Sarget, Castillon, Cheverus.

Vendredi 6. Le soir, sorti Samuel dans les rues du quartier. En rentrant, nous avons joué à cache-cache, pour la première fois, sous le préau. Il me demandait de me cacher, lui en est encore incapable, puis il me cherchait. Je sentais à sa voix qu'il devenait vite anxieux s'il ne me trouvait pas, il n'y avait pourtant pas beaucoup de cachettes.

J'ai regardé le ciel à l'Est, de 11 heures à minuit, observé pour la première fois la Flèche et le Dauphin. Revu aussi l'étrange barre de six étoiles parfaitement alignées, près de la limite entre le Renard et la Flèche. Je ne vois pas ces étoiles à l'œil nu, mais très nettement aux jumelles x 12.

Samedi 7. Revu l'alignement de six étoiles, que l'on pourrait nommer hexastre.

Dimanche 8. Le matin, retourné visiter la tour Pey-Berlan avec Sam. De la lumière avait été installée dans l'escalier. Alors que nous regardions les cloches par une des portes à claire-voie, elles se sont mises à sonner, pour l'extrême frayeur du petit.

Lundi 9. Le soir, promenade avec Sam, place Saint Pierre, porte Cailhau, quais, Grand Théâtre qui pue la pisse.

Mercredi 11. Il y a dans les pamphlets de Céline deux remarquables scènes d'altercation avec des personnages féminins :

avec l'interprète Nathalie à la fin de *Bagatelles*, avec la sirène au début de *L'école*.

Vers une heure du matin, vu aux jumelles, pour la première fois, la galaxie M 31, dite d'Andromède, très discrète, je ne l'aurais pas remarquée si les cartes ne me l'avaient indiquée. Le carré de Pégase et la constellation d'Andromède apparaissaient juste au-dessus des toits d'en face.

Jeudi 12. L'après-midi, bossé comme chauffeur d'une Mercedes 300 SE automatique, pour conduire une famille d'Anglais, de l'aéroport de Mérignac à la villa qu'ils louent au Canon, entre Lège et le Cap-Ferret. Travaillé six heures à 40 francs et reçu 200 francs de pourboire, 100 pour avoir déchargé les valises, 100 autres pour avoir emmené madame et une demoiselle faire des courses dans une supérette.

Le soir, nous avons rendu visite à Stéphane. Je lui ai acheté 50 francs une clochette que nous destinons à Samuel, qui évoque sans cesse le bruit des cloches qu'il a entendues sonner dans la tour Pey-Berland. Puis dîné chez Bernard et Anne.

Vendredi 13. Parti avec S à Bergerac dans la voiture que ma mère nous avait laissée. Le soir, promenade aux Meynots, avec Sam et S. Visite d'une étable. Vu une jument et son «petit moulain», que nous connaissions déjà. De Bergerac, observé Ophiucus et les deux morceaux du Serpent.

Samedi 14. Henri dit avoir vu deux buses jouer dans les airs à lâcher puis à rattraper à tour de rôle un sac en plastique de supermarché.

On est confronté, dans les rédactions autobiographiques (journaux, courriers, mémoires), à des choix semblables à ceux que pose la fiction : choix de ton (neutre, humoristique, exalté etc), choix de temps (présent, passé simple ou composé), etc. On doit sans arrêt choisir ce dont on parle et la façon dont on en parle.

Dimanche 15. Fêté l'anniversaire de Samuel un jour en avance. Il reçoit de ma mère une *carretilla elevadora* et une mosaïque d'allumettes. Notre clochette a un effet cathartique imprévu : Sam ne la quitte plus, la brandit à pleine main, ce qui en étouffe le son déjà ténu, et imite lui-même le bruit des cloches de Pey-Berland : «Dong, dong, dong» ininterrompus.

Lundi 16. L'après-midi, arrivée à Fournel, près de Campagnac-lès-Quercy, où nous louons «la première maison à gauche en arrivant par le nord». Etat des lieux, installation. Vu un rougequeue noir.

Rentrant le soir d'une promenade digestive, Samuel chasse un roquet voisin au cri de «Eh, chien, va-t'en dans l'herbuisson!»

Un peu plus tard, à la maison, il m'apporte des pièces d'un jeu de construction et m'explique : «C'est des cassettes que je t'ai achetées pour que tu les mettes dans tes radios.»

L'endroit se prête à l'observation du ciel : on est sur une butte d'où la vue porte loin et il n'y a pas d'éclairage public.

Mardi 17. De bon matin Sam et moi rendons visite aux sept vaches marron de notre propriétaire et voisin d'en face. Nous nous asseyons côte à côte devant leurs têtes énormes, qu'elles passent à travers les ouvertures de la cloison pour manger leur foin.

Plus tard, courses au bled voisin, Saint-Pompon. Du pain et *Le Monde* à la Boulangerie-Journaux, des Gauloises au Bar-Tabac-Photo,

des rubans tue-mouches à la Droguerie-Quincaillerie-Alimentation. Visite opportune de l'église au moment où une cloche sonne onze heures.

A midi, dans un pré devant chez nous, trois vaches noir et blanc se serrent en tête-bêche à l'ombre d'un noyer. Celles de droite et de gauche ont leur tête tournée vers nous, celle du milieu son cul. On voit que celle-ci, balançant alternativement la queue d'un côté puis de l'autre, chasse les mouches de ses fesses en même temps que du museau de ses voisines.

Mercredi 18. Le soir, bien vu les amas M13 d'Hercule, M4 du Scorpion, M11 de l'Ecu, et revu la galaxie d'Andromède.

Jeudi 19. Aperçu le toponyme Bouteil. Le dif ?

L'après-midi, entrée dans Campagnac par la route du sud, venant de Pouchou. La rue est si étroite et tortueuse que nous nous demandons parfois si nous sommes sur la voie publique ou dans quelque cour privée. Ici une école pas close, là un cleb roupillant au milieu du passage. Des maisons hautes, une vieillarde à l'air hostile, quasi personne. Par la portière, je m'enquiers auprès d'une indigène, savoir s'il y a un bar dans le village. Elle me montre la maison d'en face, je me gare devant. Pas de terrasse, pas de vitrine, pas d'enseigne, rien qu'une plaquette «licence». On ose à peine entrer. Aucun client, ambiance salle à manger, quatre ou cinq tables et sur l'une, des affaires d'écolier : classeur à feuilles perforées, manuel, trousse, un stylo est posé dans le cendrier. Sur une pile de caisses en carton, des rouleaux de papier à tapisser. Posée plus loin, une canne à pêche. Murs couverts de photos de footballeurs : les Girondins de Bordeaux, l'U.S.C. (Union Sportive de Campagnac). On vient nous servir : pour Samuel une menthe avec des glaçons, pour S et moi un panaché et une Kro, en bouteilles, demi-tièdes. Addition incroyablement basse de 14 francs.

Vendredi 20. Etang du Riol. Un geai, un martin-pêcheur, des bergeronnettes grises. Canicule.

Dimanche 22. Vu le ciel changé, entre quatre et cinq heures du matin. Les Pléiades hivernales sont réapparues. Une planète dorée se tenait à l'est, bas sur l'horizon.

A la plage de Vézac, en fin d'après-midi, un homme vient se baigner à cheval dans la rivière. Tout le monde le regarde. Il est brun, aux cheveux courts, torse nu, en short, tennis et chaussettes, le dos et le regard droits. Il monte sans selle un mâle brun avec une tache blanche au front. Il fait avancer sa monture lentement jusqu'au milieu de la Dordogne, ici boueuse et peu profonde. Il se baigne un quart d'heure, démontant, remontant plusieurs fois sur la bête, qui marche plus souvent qu'elle nage. Après quoi le cheval vient se rouler dans la poussière sur la rive. Sam, à qui je dis mon intention de le photographier, me demande si «c'est une photo qui sort?» pour savoir si ce sera un polaroid.

Mardi 24. Ornithologie la plus aisément visible de Fournel : moineaux, rouges-queues noirs, corvidés, hirondelles, bergeronnettes grises, geais.

La maison que nous louons contient seize livres, hors ceux que nous y avons apportés : quinze romans d'espionnage, la plupart du

Fleuve Noir, et le manuel *Les bonnes recettes* (en cocotte-minute Seb).

J'apprends à la radio que la planète visible à l'aube et à l'est est Mars.

D'une promenade vespérale avec Samuel, S rapporte une luciole. Nous la déposons sur le muret contigu, parmi des mousses, à portée du regard de Sam. Plus tard, du fauteuil où je suis assis, j'aperçois que le point doré de Saturne est à la verticale exacte de la luisante bestiole.

Mardi 31. Retour à Bordeaux. Courrier abondant (3 kg) : *Truth seeker*, B Richard, *Xexoxial endarchy*, Lloyd Dunn, Al Ackerman déclarant être né au XVIIIème siècle, Semiotic Liberation Front, R Zank, non-imposition, S Home, P Fablet, P Madre qui m'achète pour 205 francs de bouquins, I Fontaine, Robic, F Garcia, J Bennett, *La Raison*, sécu, banque, ccp, edf, *Lo Straniero*, Rétho visiblement bourré, etc.

AOUT 1990

Deux livres prêtés par Henri Devier :

Homme ou l'essai d'occupation, de François Augiéras (Rocher, 1990). Dernier livre de l'auteur, écrit peu avant sa mort au début des années 70, à environ 40 ans. Mysticisme païen, thèmes à la mode de l'époque, nature, Orient, marginalisme, etc. Page 92, affirmation que «L'ortie, c'est le haschisch d'Europe. Le parfum, les propriétés sont les mêmes», ce qui m'étonnerait.

Le recueil *Géographies humaines & autres textes*, de Joël Cornuault, libraire à Bergerac et homme de lettres discret (Plein Chant, 1985). Méditations, rêveries de promeneur, Paris et la Dordogne. Aimé en particulier «L'impression du monde suspendu» et «Magie de la cour» (de ferme), petit chef d'œuvre de psychogéographie rurale.

Lundi 6. Partons à Paris en train. Nous sommes hébergés clandestinement à la CIA (Cité internationale des arts) par Flo et Frank. Ce logis séparé des autres bâtiments est très calme. Entrée à part dans la rue L'Asnier. Le soir, promenade dans les deux îles. Devant Notre-Dame, vu la plaque métallique scellée dans le sol indiquant le «Point zéro des routes de France».

Mardi 7. Visité le magasin La Maison de l'Astronomie, rue de Rivoli, très équipé. Remarqué l'atlas américain du ciel intitulé *Uranometria 2000*, par Thirion, Rappaport et Lovi, en deux volumes, 520 francs chaque. Selon le premier volume, *The northern hemisphere*, mon hexastre ferait partie de l'amas 399, dit *Brocchi's cluster or the Coat Hanger*.

Déjeuné au restaurant oriental «chez Nacef», rue de Bièvre, très calme. Traîné l'après-midi dans le quartier latin, Union rationaliste, Librairie Lebovici. Square des Missions Etrangères, un petit garçon blond me tendit son pistolet noir pour que je fasse semblant de tirer sur les moineaux en criant Pan! Pan!

Le soir, nous nous rendîmes tous les quatre à une réunion de la Société Astronomique de France (créée par Camille Flammarion en 1887) dans la tour d'observation de la Sorbonne. Une vingtaine de personnes de tous âges et de tous niveaux. Vu la lune grossie 100 fois.

Mercredi 8. S m'a offert le volume I de la sublime *Uranometria*.

Dîné rue des Rosiers chez Goldenberg, avec F & F et des amis. Claudine a subitement viré sculpteuse, naguère, en ayant marre de piétiner dans la peinture.

Jeudi 9. Déjeuné de sandwiches avec Flo au dernier étage de *Libération*, où trois abrutis de journalistes vinrent inopportunément jouer au ping-pong près de nous.

Visité brièvement Placid.

Vendredi 10. Dîné tous les quatre dans un restaurant sénégalais de la rue Marcadet.

Samedi 11. Feuilleté *The banquet years* et *A brief history of time*. Dîné chez F & F de saumon en papillotes. A la radio, savoureuses lectures et explications de Claudel par Alain Cuny («Les chauffeurs de taxi s'injurient en disant *Va donc, espèce d'enculé!*, c'est abominable!«).

Dimanche 12. Retour à Bordeaux. Dîné aux Arts, côtes de veau, frites, Badoit.

Lundi 13. Retour à Bergerac. Nous nous établissons à Saint-Nexant chez Brigitte.

Mardi 14. A l'aube, aux jumelles, entrevu un pic.

Recouché, rêve : S et moi sommes en Grèce, dans un grand hôtel. Nous nous promenons dans des ruelles et des couloirs. Retour à l'hôtel, devenu une ferme située à la limite de la ville et de la campagne. J'erre seul parmi les terrains alentour et aperçois dans un champ un troupeau de vaches brunes avec un taureau. J'excite celui-ci de la voix, il se rue sur la clôture. Je m'éloigne en courant puis me retourne. Je le vois alors qui pérore, marchant dressé sur ses pattes arrière et envoyant devant lui un long jet de pisse. Réveil.

Ecrit à Lloyd. Je lui ai raconté que c'est peut-être un effet secondaire de la Grève de l'Art, si j'ai mis un an à finir le film de 36 poses que j'avais commencé en août 89 (en moyenne trois photos par mois, une tous les dix jours). Il y a deux semaines, voulant mettre un nouveau film dans l'appareil, celui-ci a refusé de marcher. D'abord il ne voulait pas se fermer, puis le film ne se déroulait pas, puis je n'arrivais plus à rouvrir. Je respecte le statu quo.

Dimanche 19. Verlaine, dans *Mes prisons* : «Je suis littérateur, je goûte la correction, la subtilité, toute la cuisine du style.»

Lundi 20. Vers 5 h 15, Orion réapparu bas sur les toits de l'Est, la ceinture en position verticale.

Rendormi, rêvé : un copain m'avait offert une jolie télécarte dorée, spécialement conçue pour donner accès à des renseignements téléphoniques sur le whisky. J'errais dans un Bordeaux crépusculaire et transformé, à la recherche d'une cabine, mais toutes étaient hors d'usage. Quand enfin j'en trouvai une en service, ma carte avait disparu. Je m'enfonçai ensuite dans un quartier de vieilles ruelles et pénétrai dans un vaste et labyrinthique restaurant vietnamien, baigné d'une clarté verte assez vive. Je m'enquis auprès du patron pour savoir s'il existait une issue à l'arrière, qui me permît de gagner une autre rue sans avoir à revenir sur mes pas. Il me désigna une grande porte à deux

battants, mais bloquée sur presque toute sa hauteur, et dans laquelle seuls s'ouvraient, en bas, deux petits volets par où il aurait fallu que je passe à quatre pattes. J'eus l'impression que l'homme, qui était reparti, se moquait de moi, et je décidai de retourner vers l'entrée. Sur le chemin, dans une cuisine, je croisai une serveuse à l'air bienveillant et chaste. Je touchai ses mains et fus surpris de les sentir aussi fraîches et lisses. Réveil.

Mercredi 22. Lu le bref *Carnet de nuit* de Sollers («Longtemps je me suis couché de bonne heure : cinq ou six heures du matin.»). Etonné de la phrase page 29 : «Quoi qu'il en soit peu de mouvement social vérifie mieux cette loi que le féminisme.»

Jeudi 23. Entre deux et trois heures du matin, examiné la tête du Dragon, face à la fenêtre de la cuisine, avec l'aide de l'*Uranometria*. Les jumelles à rapprochement x 12 permettent de distinguer jusqu'aux étoiles de magnitude 8.

L'après-midi, voyant passer un vieux couple qui promenait un caniche, j'ai songé combien il me déplairait de devoir supporter quotidiennement la compagnie d'un tel animal.

Samuel, qui comprend maintenant la notion de paysage, m'a dit ce soir, en montrant du bras l'ensemble du ciel nocturne : «C'est le paysage des étoiles, ça.»

Samedi 25. Bordeaux. Trois poissons morts dans l'aquarium.

Dîné aux Arts, pour moi du cabillaud «aux senteurs de Provence». Le garçon est un sosie de Copi.

Dimanche 26. Lettre à John Bennett, où je lui raconte ma première tentative, ce mois-ci à Bergerac, d'écouter sa cassette *Ax tongue*, dans laquelle sont enregistrées des lectures de ses poèmes. Mon fils de trois ans se tenait debout sur une chaise, nu, en train de faire des grimaces devant un miroir mural. Il m'a demandé ce qu'on entendait, je lui ai simplement répondu que c'était une cassette de John Bennett, un poète américain. Cela ne signifiait sûrement pas grand chose pour lui, si ce n'est que Lloyd, qui nous a rendu visite l'été dernier, était lui aussi américain. Pas de réaction dans l'immédiat. Mais à peine la deuxième pièce a-t-elle commencé qu'il s'est écrié «Je veux pas écouter la chanson de Don Bennett!»

Mercredi 29. Bergerac.

Jeudi 30. Frappé par cette image de Kenneth Rexroth, dans son poème de 1956 «La nébuleuse d'Andromède», traduit dans *Plein Chant* par Joël Cornuault :

«Je prends la lunette
Pour regarder Andromède la grande nébuleuse
Qui ondoie comme
Une amibe phosphorescente
Lentement autour du pôle.»

SEPTEMBRE 1990

Le dimanche 2. Entendu chez un marchand de journaux : «On a des nouveaux Bougnoules, dans l'escalier, là. C'est leurs filles, surtout. Fallu leur expliquer qu'on est pas tout seul, dans les HLM. Evidemment, ils arrivent de leur pampa, là, je sais pas où...»

Mercredi 5. Bordeaux.

Vendredi 14. Travaillé de 8 h 30 à 18 h 30 avec Patrick, comme chauffeurs, à convoier une délégation d'officiers thaïlandais, de l'aéroport de Mérignac au Centre d'essais des Landes, à Biscarosse, où ils allaient examiner du matériel. Nous conduisions des minibus Volkswagen bruyants et guère confortables, quoique neufs. Une quinzaine de personnes au total de nous deux. Nous passâmes la journée à nous déplacer çà et là dans le CEL. En fin de matinée, nous étions stationnés derrière un bâtiment d'où nous attendions que nos passagers ressortent. Au loin sur la gauche on apercevait la mer. Je songeai que je n'étais pas allé à la plage une seule fois cet été. Un officier, seul dans une voiture, vitre ouverte, vint se garer devant nous et posa une question à Patrick. Celui-ci lui répondit brièvement. Puis il y eut un silence et, tandis qu'ils se regardaient, Patrick péta bruyamment. L'homme ne dit rien et s'en alla. Nous déjeunâmes assez mal au self-service de la base, nos clients dans un autre bâtiment. L'après-midi, tandis que nous circulions, j'aperçus soudain un écureuil grimpé sur le tronc d'un arbre, assez près du sol. J'en fis machinalement la remarque à voix haute et l'organisateur français assis à ma droite me demanda fébrilement de ralentir et de stopper, puis il essaya de montrer l'animal aux passagers. Il leur bredouilla en mauvais anglais, avec une satisfaction à mon sens maladroite, que ce parc militaire interdit au public était une aubaine pour la faune locale. Il y eut alors un petit incident : la voiture qui nous précédait s'arrêta aussi et quelqu'un en descendit pour venir nous demander s'il se passait quelque chose.

Dimanche 16. Visite de Bruno C aux bras chargés de présents : pour Samuel le *Livre des 10 souris* et un squelette articulé en plastique, pour moi de vieilles cartes postales de Tolède, de l'herbe, des enveloppes bizarres vierges.

Le 30. Mort de mon dernier platy rouge.

OCTOBRE 1990

Mardi 2. Acheté un danio tacheté.

Samedi 6. Acheté pour Sam *La jument sur la colline* et pour moi un *Dictionnaire de la sagesse orientale*. Déjeuné au New York, en terrasse, dans une atmosphère extrêmement paisible. Dîné chez Bernard et Anne.

Dimanche 7. Venue de Daniel avec du champagne. Après-midi à boire et fumer ensemble. Apéro du soir et omelette aux cèpes chez Lisa et Thierry. Lisa m'offre une vieille édition des *Bagatelles pour un massacre*, aux pages non coupées.

Mardi 9, mercredi 10, jeudi 11, samedi 13, lu des récits de naufrages portugais.

Mardi 16. Mort d'un danio rayé.

Mercredi 17. Samuel compte jusqu'à onze.

Lundi 29. De 18 à 21 heures, intérim : conduite d'une délégation de militaires finlandais et de cadres de Thomson, de l'aéroport de Mérignac à un hôtel de Pessac, en Renault Espace d'Avis.

Mardi 30. Conduite des mêmes, de 8 à 18 heures, au Centre d'essais des Landes de Biscarosse, puis à la Vinothèque de Bordeaux, et retour à l'aéroport. Vers midi, nous conduisîmes nos passagers, pour une démonstration, dans une zone spéciale au bord

de la mer, où les dunes sont parsemées de petits dômes métalliques blancs et d'autres plus grands, blancs aussi, en toile, ainsi que de haut-parleurs qui diffusent des indications chronologiques (compte à rebours, etc) et des consignes («Tout le personnel aux abris»). Il y eut des ratés et des retards et j'entrepris, avec un reste d'herbe tiré du fond de mon sac, de confectionner un pétard que j'allai fumer à l'écart avec Patrick, cependant que nos clients attendaient en compagnie de techniciens et de gendarmes, dans et autour d'une sorte de casemate. Puis le missile fut enfin tiré vers le large dans un fracas assourdissant mais bref, depuis un lanceur vert kaki, surmonté d'un radar en rotation permanente, placé à une cinquantaine de mètres de nous, et le ciel couvert de nuages bas nous empêcha de voir plus qu'un éclair suivi d'une traînée de fumée.

NOVEMBRE 1990

Lundi 5. Dans le calendrier de l'*Almanach du Père Ubu pour 1901*, le 6 juin : saint Possible.

Samedi 10. A la bibliothèque de Bergerac, lu *Histoire des troubles et des démêlés littéraires* (1779). Contient une «Table générale» finale, curieux index ne renvoyant pas à des numéros de pages, mais dont les éléments sont brièvement définis ou commentés. Par exemple Nicolas Boindin, «philosophe qui a dispensé le public de lui accorder des louanges, pour s'en être lui-même donné une dose des plus fortes». Ou Vincent Voiture, «bel esprit, mais écrivain qu'on ne liroit plus, sans l'espérance d'être dédommagé de l'ennui de ses ouvrages, par les pensées fines et délicates qui y sont répandues».

Lundi 12. A la radio, en début d'après-midi, une journaliste eut un lapsus et prononça que Christophe Colomb voulait «atteindre l'Indre».

Vendredi 30. Visite d'Antônio, de passage, venu dîner. Brève revisite le lendemain, pour discuter de points de traduction.

Lu «L'île de la fée» de Poe.

DECEMBRE 1990

Le 2. Lu les *Primeiros poemas* de João Cabral.

Le 5. Montré une *Allégorie de la fécondité*, par Jordaens, à Samuel, qui voyant les personnages nus, me demanda s'ils allaient prendre une douche.

Le 11. Rêve que j'étais en train de discuter avec Jacques Abeille et un ami à lui, que je ne connaissais pas. Abeille me montrait un livre qu'il venait de recevoir et semblait apprécier. C'était en fait une revue, du format d'un livre de poche, très épaisse, et façonnée avec assez de soin pour que les pages, bien imprimées, fussent reliées en cahiers cousus. Je soupçonnai alors que ce fût là une façon de me faire savoir qu'il goûtait fort cette qualité de facture, et déplorait qu'elle fût absente, hélas, de mes pauvres publications photocopiées. J'en étais d'autant plus peiné que je percevais la connivence de son ami, sur ce point, avec lui. Je me réveillai presque aussitôt que j'eus entrepris d'expliquer que, tout en partageant son goût pour la belle édition, j'estimais cependant que celle-ci était tout à fait indépendante de la qualité des documents édités. S'il y avait un

sens à parler de justice ou d'injustice dans les rêves, il faudrait déplorer que dans celui-ci un tel sentiment de mépris ait été attribué à Jacques Abeille, rare cas d'homme qui, tout en ayant les honneurs de la «grande» édition, ou de la «belle», ne témoigne cependant d'aucun dédain particulier pour la «petite».

Le 22. Conversation avec Samuel, qui feint de me lier les poings : «Je vais te disparaître. – Tu veux dire que tu vas me ligoter, me faire prisonnier. – Je vais te prisonnier.»

Le 23. Marché de Saint-Michel avec Stéphane, par grand froid mais avec du soleil. Résultat lamentable : 25 francs.

Le 27. Ce soir que S était lasse, j'emmenai Sam dîner au New York. Au retour, débouchant de la rue Tustal sur la place Saint-Projet, nous nous retournâmes pour observer la lune, qui se détachait parmi les nuages au milieu d'un vaste halo. Samuel me dit : «Elle a un parking.»

JANVIER 1991

Le 1^{er}. Le matin, promenade au barrage, à Bergerac. Mouettes, foulques, canards, bergeronnettes, rouges-gorges. Extrême netteté des branchages nus sur le bleu du ciel.

Le 3. Ces derniers temps, lu l'appareil critique du *Coran* dans la Pléiade : introduction, glossaire et surtout les notes, qui contiennent des étymologies et des comparaisons avec les autres monothéismes. Parcouru aussi le volume 1 de l'*Histoire des croyances et des idées religieuses*, par Mircea Eliade, notamment les pages sur la préhistoire et sur la Bible : pas de charabia, mais pas toujours très clair.

Le 5. Emission de Dumayet à la télé : découverte d'une énième esquisse des *Demoiselles d'Avignon* par une cuistresse, ronronnements insipides de Jacques Roubaud, soporifique enclavage de mouches.

Remarqué sur un emballage de margarine le concept de «tartinabilité».

Le 6. Avant qu'on parte se promener à la campagne, Samuel m'a montré successivement ses deux pieds et m'a dit «tu vois, ce pied, là, il surveille l'autre pied». Tout comme hier, au sortir d'un bois, il a posé son index sur une de ses cuisses, puis sur l'autre, en m'expliquant «ça c'est le petit bébé jambe, et ça c'est la grosse maman jambe».

Le 8. «..» = points d'alternative, forme abrégée des points de suspension, qui marquent l'hésitation entre deux possibilités. Par exemple, «Etre ou ne pas être, telle est la question..»

Le 15. Bergerac. De la neige, tombée cette nuit, est restée sur les pelouses et sur les voitures. Samuel a pu pour la première fois en voir de ses yeux et en toucher.

Feuilleté saint Jérôme et 2440.

Le 16. Dans la nuit, rêve qui me sembla long et dont je ne suis plus sûr de l'ordre de déroulement. Il y eut un moment où je tentais d'écouter la radio mais toutes les fréquences étaient uniformément brouillées sauf une, vers le milieu de la bande, qui disait que la guerre du Koweït avait éclaté. Un autre où je me trouvais en ville et où je m'apercevais que j'avais perdu mon vélo, ce qui m'affligeait, puis je me mettais à le rechercher. A la dernière scène, j'étais arrivé sur une partie élevée de la

ville et je pénétrai dans un jardin garni de plantes et de rocailles, et au sol couvert de graviers. C'était une aube de temps gris. Il y avait une grosse villa dont une double porte-fenêtre était grand ouverte. J'entrai dans cette pièce, où quelqu'un d'endormi dans un large lit s'éveillait et se tournait vers moi. C'était Pierre Joxe, le ministre de l'Intérieur. Il me regardait sans surprise, et je lui dis que la guerre avait commencé. Il me répondit calmement qu'il le savait. Je ressortis et, en m'éloignant, je fus frappé de la belle vue que l'on avait d'ici sur la ville, dans laquelle je reconnaissais Paris. Je m'éveillai alors. Il était 4 h 12. Je me levai et allumai la radio pour écouter France Info. Les premiers mots que j'entendis furent la déclaration de George Bush, avec traduction superposée («A l'heure où je vous parle», etc).

Le 19. Fini de lire le polar d'Hervé Lecorre, *La douleur des morts*, pas mal mais pas terrible, assez lourdingue et populiste. Et la préface de Guy Debord «à la quatrième édition italienne de *La société du spectacle*», dont les deux derniers tiers, consacrés à des analyses fumeuses de la politique italienne, sont rasoir, mais le premier tiers savoureux d'élégance et de mégalomanie, avec des considérations sur la traduction.

Le 20. Observé aux jumelles, pour la première fois, l'amas de la Ruche (*Praesepe*) au milieu du Cancer. Jupiter, très net, était tout près.

Le 21. Fini de lire l'Evangile de Marc. Il insiste énigmatiquement sur la volonté de Jésus que l'on n'ébruïte pas l'action de ses miracles. Et commencé celui de Luc, l'auteur des *Actes*.

Le 24. Bergerac. Samuel et moi, nous allâmes lui acheter de nouveaux chaussons, les autres étant restés à Bordeaux. Nous en trouvâmes de bon marché, 30 francs, d'un rouge vif qui me navrait, mais il s'avéra pendant l'après-midi que le Petit Ours Brun, dans un de ses livres, en possédait de semblables, et cela nous contenta tous deux.

Chez ma mère, Samuel joua avec les lettres aimantées que S lui avait offertes juste avant notre départ et, comme il les alignait au hasard, verticalement, sur le chambranle métallique d'une porte, les quatre premières formaient le mot EXIT, puis il en ajouta d'autres et cela ne voulut plus rien dire.

Le 25. Emprunté le *Journal d'un génie*, de Dali, en effet génial.

Le 31. Sam un peu enrhumé. Pris pour lui à la bibliothèque un nouveau livre documentaire dessiné, sur les produits de la campagne. Il a surtout été frappé par une scène fermière où l'on voyait un cochon suspendu et éventré. Discuté avec lui du problème de manger du cadavre, question à laquelle il semblait sensible.

Appris à la télé la bonne nouvelle que la guerre amène une sensible baisse du chiffre des commerces, désertés, notamment de certains des plus idiots, comme celui des fringues.

FEVRIER 1991

Le 2. Emprunté pour moi le premier tome des *Itinéraires* (journaux) d'Alfred Métraux, et pour Sam un livre illustré sur les châteaux forts, à la bibli.

Le 3. Mot bizarrement bienveillant de Claude Mauriac sur le dernier Fonseca dans *Sud Ouest Dimanche*. Rentré à Bordeaux.

Le 4. Revenu à Bergerac dans un train surchauffé où je m'endormis. Fini de parcourir le Métraux. Passages longs de quand il était chez les sauvages, et brefs de quand il était en ville. Les premiers me rasaient et je les sautais. Les seconds plus intéressants, quoique écrits sans grand soin : hiatus, répétitions, imprécisions. Pittoresque mais un peu morne.

Le 5. Passé une heure à la bibli à feuilleter des lettres de saint Jérôme traduites au XVIIIe siècle par des bernardins de Saint-Maur. Emprunté une récente biographie de Yourcenar, et pour Sam un gros livre illustré sur les découvreurs de nouveaux mondes.

Le 6. Reçu et lu le nouveau livre de Michel, *L'an Pinay*. Mention scrupuleuse de la publication de deux de ses récits dans mes revues. Je retrouve aussi des choses qui viennent de moi, la coquille de Cervantès p 33, des noms de radis p 21. Mes textes préférés sont «Le roi sans fou», peut-être parce que c'est le plus sentimental et sincère, et la liste des ouvrages «pour apparaître». Pas réussi à lire «L'ânon se fait tamaris».

Le 7. Il neige abondamment.

Rêve formidable que je voyais soudain dans le ciel nocturne non pas une seule, mais plusieurs lunes, de même dimension quoique d'inégale netteté, exactement alignées mais à intervalles irréguliers, à l'image de ce que donne un tampon de la poste qui a dérapé sur l'enveloppe. A des amis qui m'accompagnaient, j'expliquais que ce phénomène n'avait rien d'anormal, qu'il s'agissait simplement d'un cas d'illusion optique rarement observé.

Le 8. Entrefilet indulgent du *Monde* sur Fonseca.

A la bibliothèque de Bergerac, feuilleté le recueil de *Sermons sur divers textes de l'Écriture Sainte* (Amsterdam, 1715) de Claude-Groteste de la Mothe.

Le 10. Rêve naïf, moi fauché, que je trouvais par terre, près d'un magasin, un petit porte-monnaie. Après avoir hésité, je le ramassais, puis l'ouvrais. Il contenait, ô merveille, plusieurs grandes pièces dorées de 50 dollars, et d'autres plus petites. Or j'entendais soudain, près de moi, un homme demander à un commerçant s'il n'avait pas vu un porte-monnaie, qu'il venait de perdre. J'hésitais de nouveau, mi-sensible au désarroi du monsieur, et mi-désireux de garder cependant le pèse, quelle honte, et redoutant que quelqu'un ne m'ait vu ramasser l'objet. Finalement je m'approchai de lui et demandai s'il ne s'agissait pas de la petite bourse que je venais de trouver, mais il me répondit que non, et je n'eus pas le temps d'en tirer grande joie car je m'éveillai.

Le 12. Selon la télé, des sociétés privées de «communication» proposent à des associations caritatives des plans de plusieurs années basés sur le «mailing» : tout l'argent collecté la première année est réinvesti en gestion, la deuxième année 10 % seulement commencent à servir utilement, la troisième année 20 %, etc. Ça laisse perplexe.

Scandale exotique : le Soudan, qui ne produit pas de céréales, en aurait détourné des tonnes de l'aide alimentaire occidentale, pour les revendre à l'Irak.

Le 13. Copié une page de l'*Histoire des Juifs*, de Basnage (où ils sont menacés par des éléphants).

Le 14. Bergerac-Bordeaux en train. Paysage couvert de neige, blanche mais baignée de la lumière rose doré du soleil encore bas.

Télé : admirable titre de suite, *Les dents de la mer 2*.

Remarqué l'erreur de Trocchi dans «Peter Pierce» : il dit au 46ème paragraphe (je traduis) que «ses yeux s'éclairèrent» (au pluriel) en parlant du protagoniste borgne.

Le 15. Lu des épigrammes de Martial.

Le 16. Adjectifs pesants au début de *L'utopie* de Thomas More : «L'invincible roi d'Angleterre, Henry, 8^e du nom, remarquable par tous les dons qui distinguent un prince éminent... Le sérénissime prince Charles de Castille, l'incomparable Cuthbert Tunstall, figure imposante, ... l'église Notre-Dame, monument admirable» (traduction chez Garnier). Pas compris pourquoi le voyageur portugais se nomme (Raphaël) Hythlodée.

Départ à Cerceville, près de Rouillac. Nous y louons une maison près de chez la sœur de S, Chantal, et son mari facteur. La maison est assez belle, en bas du village, glaciale. On s'y chauffe à la cheminée. C'est immense, cinq chambres dont une seule nous sert. Dehors, plus guère de neige, mais sol spongieux.

Le 17. Réveil à 3 heures du matin. Feu dans la cheminée et lecture de lettres de madame de Sévigné.

Le matin, Samuel, me voyant faire du feu et voulant me montrer qu'il en comprend l'usage, me dit «comme ça, si y a du froid qui vient, si on a froid, ce feu il va brûler le froid.»

Visite brève et glaciale au théâtre des Bouchauds. Au retour, partie d'un jeu nommé Trivial Pursuit. Pour nous montrer que lui aussi comprenait la règle, Samuel fit semblant de lire une fiche, marqua un silence et demanda : «Quel est l'oiseau qu'a une gorge rouge?»

Le 20. Inscrit au-dessus de notre porte : FAIT LAN 1812 JEAN BASSET, et au portail de la cour : 1849.

Le 22. Télé. Dominique Fernandez, le crétin cultivé. Il écrit sur la vie de son père non pas une biographie, sous l'excuse qu'il n'en sait pas assez, mais un roman, inévitablement, car il lui semble plus important de «laisser une part à l'imaginaire», ainsi que, je crois, au tiroir-caisse. Torrents d'âneries creuses sur un air inspiré. Philippe Sollers, éternel représentant de commerce auto-satisfait. Prime vue du visage de Jean-Marie Goulemot, dont je ne connaissais encore que la voix, par France Culture, très semblable à celle d'Alain de Benoist. Pendant toute l'émission, Fernandez et Sollers semblent tirer la gueule dès qu'ils n'ont pas la parole.

Le 23. Depuis quelque temps, Jupiter se tient près de l'amas de la Ruche, ainsi devenu facile à trouver. La lune, à son premier quartier, éclaire déjà assez vivement la terrasse lisse, devant la maison, et dans la soirée je fais sortir Samuel pour lui faire observer la netteté de nos ombres sur le sol.

Le 24. Dans la remise à bois de chauffage, trouvé un chapelet, de vieilles bricoles.

Déjeuner avec du Rouillacais rosé et du Côtes de Bourg rouge.

A la radio, deux lieder de Schubert, *La croisade* et *Winter Abend*.

Le 25. Au matin, j'allai avec Samuel à Rouillac, jeter du verre et faire des courses. Au retour, nous nous arrê tâmes au bord de la route, devant un pré où se tenait un cheval marron foncé, plutôt maigre et sale. Il devait s'ennuyer, car à notre arrivée il hennit, puis resta tout le temps près de nous, derrière la clôture, les quelques minutes que nous passâmes à lui parler et à lui donner de l'herbe. Plus loin, nous garâmes la voiture un moment dans un chemin partant à travers champs et longeant un ruisseau limpide.

Le 26. Cet après-midi avec Sam, descendus dans le vaste pré au Nord de la maison, par grand soleil, nous découvriâmes un buisson si plein d'abeilles qu'il s'en dégagait un bourdonnement énorme.

Le soir, alors que nous étions tous réunis pour dîner, je finis par être excédé de la façon dont ma belle-sœur harcelait son mari sans cesse, en l'accablant à tout propos de reproches injustes. Je ne pus me retenir de lui demander à brûle-pourpoint s'il arrivait jamais que le pauvre bougre dise ou fasse quelque chose qu'elle jugeât acceptable. Nous eûmes quelques mots, assez vifs.

Le 27. Retour de Cerceville à Bergerac. Déjeuner à Dignac dans un restaurant au bord de la route. Le «marquis de Saddam» prend enfin la branlée qu'il cherchait depuis longtemps.

Le 28. A la bibliothèque de Bergerac, tandis que je lisais paisiblement une introduction aux œuvres de Prudence, une dame, à qui un libraire n'avait pu fournir l'ouvrage qu'un professeur avait recommandé à sa fille de se procurer, et à qui le marchand avait conseillé d'aller le chercher à la bibliothèque municipale, demanda à voir le livre, et voulut l'acheter. Gêne de la bibliothécaire.

MARS 1991

Le 5. Bordeaux. Ces derniers jours, lu des nouvelles de Machado de Assis, avec plaisir.

Le 7. Un des danios rayés est malade : sa queue est déchirée, il en a perdu une partie, son corps amaigri semble ratatiné. Son congénère et le danio tacheté sont cruels avec lui, le pourchassent, l'obligent à s'abriter dans un coin. C'est un spectacle détestable. Je tâche de les nourrir assez abondamment pour qu'il y ait le moins possible de motifs à des hostilités, et pour que le petit malade ait le plus de chances de recouvrer ses forces, mais je n'ai plus beaucoup d'illusions quant à l'issue. Reste à espérer que la maladie n'est pas contagieuse, mais pour l'instant tous les autres ont l'air sain.

Le 8. Venue de Florence et Frank. Offre par Flo d'un supplément du quotidien pour lequel elle travaille, contenant notamment deux cartes, de l'Afrique et de l'Amérique, dans lesquelles le Nord est en bas et le Sud en haut. Et d'un communiqué de Ben Vautier en quatre pages, rempli de fautes d'orthographe et d'imprécations discutables quant à l'injustifiabilité de la guerre du Koweït et la responsabilité générale de l'Occident dans tous les malheurs du monde.

Le soir, dîner de tous les cinq à la paisible brasserie thaïlandaise, où nous apprîmes que le piranha allait bien, mais

était gardé maintenant dans un autre lieu. Polémique avec Flo sur le bien-fondé de ma diète végétarienne.

Le 10. Marché Saint-Michel, avec Stéph : j'ai vendu pour environ 250 francs de livres, et pris un coup de soleil sur le visage. Parmi les ventes : *Vendredi, Le roi des aulnes, Le vol du vampire, Journal de voyage au Canada, Alex Rodtchenko, Histoire de l'astronomie, L'architecture moderne, La littérature moderne, La bataille de Toulouse*, un Fonseca, deux *Monitoires, What's on tv ?, Le singe, l'Afrique et l'homme, Dictionnaire de l'ethnologie, El coronel no tiene quien le escriba, L'idée de beau*.

Le soir, chez Patrick et Moune, feuilleté les *Songs of the sixth Dalai Lama*.

Le 11. Alexandrin et variante :
Encore une journée passée à rien branler.
Encore une journée passée à ne rien foutre.

Le 13. A côté de la poste, entendu un homme s'exclamer au téléphone, dans une cabine : «Je veux pas le savoir! J'en ai rien à foutre! Un point c'est tout! Je veux rien savoir du tout!»

Le 15. Bibliothèque de la Casa de Goya. Lu deux petits écrits d'Unamuno, dans ses *Inquietudes y meditaciones* : «*Juvenilia*» et «*Como se debe formar una biblioteca*». Et d'autres trucs.

Fin d'après-midi, venue de Witek pour l'apéro. Il arriva déjà bourré, porteur d'un pack de six Löwenbräu, que nous sifflâmes lamentablement, ainsi que trois Tüborg restées ici. Il veut m'embaucher pour l'aider à déménager dans une isba aux prochaines vacances de Pâques.

Le 16. Par désoeuvrement, tenté, en vain, de me forger un pseudonyme par anagramme. Pipi Belphille est un peu voyant. Les lettres de mon nom contiennent trois fois le mot PLI, les prénoms Elie et Pie.

S partie en train rejoindre Samuel à Bergerac. Le soir, reçu Alain pour un repas de célibataires devant la télé. Salade de soja, noix, avocat, endive et pomme, avec des maquereaux.

Dimanche 17. Vente de disques à Saint-Michel : 350 francs. Donné 50 à Stéph.

Après-midi, long repas de choucroute chez Patrick et Moune, entorse à mon régime. Offert à Moune, dont c'était l'anniversaire, les *Confessions* de saint Augustin, qu'elle avait voulu m'acheter. Puis passé chez A & B, fumé une pipe d'herbe. Enfin au Chai, où je bus deux verres de blanc et n'eus pas la patience d'attendre la projection d'un film. Rentré vers 20 heures.

Le 18. Fait cinq photocopies de *Bagatelles*, 168 francs, pour les revendre cent francs pièce.

Téléphone d'Aquitaine-Traduction pour traduire trois pages de téléfax. Ce sont des résumés d'articles concernant la vie économique et «culturelle» à Porto.

Le 19. Livré mes trois pages sur Porto, payées 40 centimes le mot x 715 = 286 francs.

Le 20. L'après-midi, j'accompagnai Stéph à une vente aux enchères de vieux papiers, avenue Thiers. Le clou de la séance était une lettre inédite de Beaumarchais, qu'obtint le conservateur de la bibliothèque municipale, avec trois ou quatre lettres de Victor Louis, pour la somme de 41 000 francs, qui me parut bien élevée.

Le 21. Vendu à Patrick des livres et des disques, pour 150 francs.

Le 22. Vendu à Daniel des livres et des disques, pour 140 francs.

Le 23. Récupéré Samuel à Bergerac. Dîné chez Anne et Bernard, d'un saumon au riz parfumé, avec Thierry et Lisa.

Le 27. Sur France Culture, citation du témoignage d'Albert Paraz, selon qui Céline furieux serait entré chez Denoël en renversant les meubles, à la recherche de l'éditeur caché sous une table, à qui il hurlait «Où que t'es, salope, que je t'arrache un œil!»

Tour avec Sam : poste de la Bourse, tickets de bus en bas du Chapeau Rouge, traversée des Quinconces, d'où des forains déménagent, c'est couvert de détritrus, promenade au Jardin public, ponts, cygnes, échelle de toboggan mais pas de glissade, tourniquet, petite barque blanche amarrée, où il grimpa quelques minutes pendant que le gardien était hors de vue, enfin examen du météorite.

Le soir, à la télé, émission de B.-H. Lévy, avec certes de bons documents, mais hélas ce ton affecté et ces postures de m'as-tu vu.

Le 28. Mort du petit poisson rayé qui était malade. Acheté à la place un néon noir, dans l'espoir qu'il fasse équipe avec le bleu et le rose. Acheté aussi de la «nourriture vivante», bestioles que j'ai fait examiner par Samuel au compte-fils, à contre-jour, dans le bocal où je les ai versées.

Le 29. Accompagné à la gare S et Samuel qui partent pour Saint-Vaize jusqu'à lundi.

Vendu à Michel les *Contes de la Tchoukotka*, 10 francs.

Le 30. Départ à Bergerac avec Stéph dans sa camionnette pourrie. De 14 à 20 heures dans la salle des ventes de la rue Pozzi.

Le 31. Brocante à Bias avec Stéph. Vendu presque rien : un disque de Kraftwerk et un de Nina Hagen, 9 cartes postales, une bd de Edika, le livre *Snakes of the world*, total 74 francs.

AVRIL 1991.

Le premier. Retour à Bordeaux.

Le 3. Stéph a vendu pour moi :
1 chromo de La Rochelle, 50 francs.
26 cartes postales, 26 francs.

Visite à Jacques Abeille. Il m'a montré les travaux de ses élèves sur la Grève de l'Art, qui ne m'ont pas emballé. Il m'a donné des images de chocolat Poulain et la publication *KTTSTNL*, médiocre mais contenant d'excellents collages de lui. Il m'a parlé de l'ignorance dans laquelle il juge être maintenu par la nomenklatura littéraire locale.

Le 4. Un courrier récent de la Fédération Léo Lagrange, daté du 14 mars et adressé à la *Lettre documentaire*, qui n'avait rien demandé, la priait d'informer son public des «séjours vacances» que cette institution organise pour les enfants de 8 à 12 ans («Un stage inoubliable au cœur de l'art contemporain ... Ils seront en pleine création artistique») et se terminait imprudemment en «Vous remerciant par avance de l'intérêt que vous pourrez porter à notre

travail». Répondu : «Madame Dubrousse, ne nous remerciez pas, nous ne portons aucun intérêt à votre travail.»

Le 7. Marché dominical à Saint-Michel. Vendu :

1 classique Larousse, 5 francs.

1 QSJ, *Ecole de Francfort*, 10 francs.

2 cd, Delta et Ravel, 50 francs.

3 cassettes, à Simili, 45 francs.

Placid, B. Richard, Cieslewicz, Muzo, 60 francs.

Total, 190 francs.

Le 8. Gilles paie 250 francs qu'il me devait.

Emmené Sam voir cinq jeunes piranhas, chez le marchand du cours Alsace-Lorraine.

Le 10. Acheté un nouveau néon noir pour tenir compagnie à celui de l'autre jour, qui paraît mal en point, mais ils semblent ne pas se voir. Et pour Samuel un plongeur en plastique avec une combinaison orange.

Vers 17 heures, retrouvé Michel à la Fnac, où il devait assister à une causerie de Louis Nucéra. Public oscillant entre sept et dix personnes.

Le soir, le petit néon noir malade fait des sorties et nage de conserve avec son congénère.

Dîné aux Arts avec Sam & S. Pour moi, salade niçoise et omelette au fromage. Rencontré Guy-Marie, qui a pris un abonnement d'une double longueur.

Procès de Jean Laguens, le meurtrier de Gérald, copain de Stéph. Condamné à 13 ans, m'a-t-on dit.

Le 11. Douche avec Sam, puis sortie. Remonté le cours de l'Intendance sur le côté droit pour être au soleil. Traversé Gambetta, vu les poissons rouges parmi les roseaux, la dégueulasserie de ceux qui jettent boîtes et bouteilles dans le bassin. Poste. A Mériadeck, dans de grandes constructions en Lego représentant des vaisseaux de pirates, volé un petit canon pour Samuel, et cela m'a gêné. Retour par Gambetta, aperçu des arcs «en ciel» dans le jet des arrosoirs automatiques, sur les pelouses.

Le 13. Visite à Michel. Lui ai apporté le livre *Poe, Poe, Poe, Poe, Poe, Poe, Poe* et emprunté un sur les *Faux animaux*, montrant notamment un squelette de centaure, une truite à fourrure et un marcassin à queue d'écureuil et à pattes arrière de canard.

L'après-midi, visites à Bernard, emprunté un peu d'herbe, un cd de luth et un d'Albeniz ; à Patrick, rendu les chansons du sixième Dalai-Lama, donné des *Lettres documentaires* ; à Gilles.

Soirée de célibataires avec Alain et Patrick : salade de pois chiches, endives, tomate, olives, fèves, citron et huile d'olive, avec œufs à la coque et pour eux saucisses de Strasbourg ; cinq fromages, vin. Télé, la 7, géopolitique, Ferro, délinquants, danse, enfin série «rose» de FR3 sans le son, personnages style XVIIIe se tripotant.

Le 14. Marché Saint-Michel. Malheur d'apprendre la mort d'un ami de Stéph, Michel, que j'appelais le Grizzly du fait de sa longue chevelure grise et de son allure ursine. 42 ans, probablement crise cardiaque. Je l'aimais bien. Vendu : Un disque, 20 francs.

El beso de la mujer araña, 10 francs.

Deux Que Sais-Je sur l'art, 20 francs.

L'affiche, miroir de l'histoire, 40 francs.

Un 10/18 illisible sur le collage, 10 francs.

Un *Placid et Muzo*, 10 francs.

La *Lettre documentaire 22*, 2 francs.

Total, 112 francs.

Le 17. Venu en train rejoindre Samuel chez ma mère à Bergerac. Arrivé à 17 h 30. Le petit a le fond du nez pris par des saloperies qui le gênent pour parler. Parmi ses phrases de ce jour, comme je lui rappelais la différence entre bébés, enfants et grandes personnes, il conclut «et moi, je suis une petite personne, moi.» Plus tard, simulant les gestes sacrés du chasseur chargé de tuer Blanche-Neige, il vint à moi, fit sur ma poitrine un geste de captation avec sa main, et dit gravement : «C'est Stéphanie Penaud (une petite contemporaine rencontrée à l'école de S) qui t'arrache le cœur... et elle le donne à la Reine... c'est pour se le mettre dans le nichon.»

En fin d'après-midi, une tourterelle du quartier vint pondre un œuf tout blanc dans un pot de fleurs, sur le bord de la fenêtre de la salle de bains.

Le 18. Le matin, promenade aux Meynots avec Sam. L'après-midi, après la sieste, aéroport, où nous arrivâmes juste pour assister au décollage d'un avion d'Air littoral, assez gros et bruyant.

Le 25. Retour en train à Bordeaux. Les poissons semblent aller bien. Par erreur, Sonia avait laissé l'éclairage électrique éteint et ils n'avaient pas d'autre source de lumière que la fenêtre, mais ils paraissent tranquilles et le mauvais état de l'unique plante s'est amélioré. Décidé de laisser ainsi une semaine encore, pour voir si animaux et herbe ne sont pas réellement mieux comme ça.

Relu le *Codex* de Husson.

Le 26. Filé à Stéph deux caisses de livres et une de disques, voir s'il en vend à son stand aux Quinconces.

Retour à Bergerac en train, passé comme l'aller à continuer de lire les *Liaisons dangereuses*. Le mot Lettre y est abondamment cité, et presque toujours orné par Laclos d'une majuscule.

Le 27. Visite avec Sam d'un sommet de colline, près de la bifurcation des routes de Périgueux et de Vergt. Vasque emplie de feuilles pourrissantes, bande de quatre geais, têtards dans un ruisseau près de la route.

L'après-midi, départ à Oléron pour quelques jours chez Simili, impasse du Quéreu, au Gibou, près du Château d'O. Chambre à l'étage, courettes devant et derrière, ambiance mi-banlieue, mi-campagne. Courses à Super Unico. Dîner d'huîtres et de Sylvaner. Il y a une carte de l'île au 1/25000.

Le 28. Départ à Niort de Simili, qui nous confie sa chatte Ayrton, à la joie de Samuel.

Promenade sur une plage du Sud-Ouest, derrière Vert-Bois ; étoile de mer violette, bigorneaux, algues.

Après-midi, promenade autour du port de pêche de La Cotinière et visite de l'Aquarium de ce village : hargneux piranha, squelette d'un dauphin, raie, deux pieuvres, esturgeons, roussettes, hippocampe, bernard-l'ermite, etc.

Dîné médiocrement dans un restaurant du port de Château d'Oléron, la Maline, que nous avait recommandé Simili. A la fin du

repas, je m'engueulai avec la patronne, sur ce qu'elle prétendait que ma signature sur le chèque différait de celle de mon permis de conduire, vieux de quinze ans. Elle avança même un instant que la photo sur ce document était celle d'une femme. Je lui proposai d'appeler tout de suite la police pour mettre cette affaire au clair, ce qu'elle refusa, puis je lui dis assez franchement ce que je pensais de son comportement déplaisant.

Le 29. Le matin, promenade à marée basse sur la plage constellée de coquillages, au pied des remparts.

Feuilleté de Pierre Mac Orlan les *Poésies documentaires complètes*, au beau titre, pour apprécier lesquelles il faut être sensible au romantisme des bas-fonds, du cirque et de la fête foraine, ce qui n'est pas mon cas.

Il existe au Château d'Oléron une «rue Isolée».

Lu et aimé les lettres de Magritte à Bosmans.

Le 30. Après-midi, baie de Gatseau, à marée haute. Nous assistâmes à l'échouage d'une énorme méduse.

MAI 1991

Le 1^{er}. Feuilleté *L'aventure de l'art au XXe siècle*, de Jean-Louis Ferrier (1988). La conception est aussi cucul que le titre. Images cependant remarquées :

Le lac Tahoe (Albert Bierstadt, 1868).

Abris à Fournes (Adolf Hitler, 1915).

Le déjeuner sur l'herbe (Alain Jacquet, 1964).

Current (Bridget Riley, 1964).

Space object box (Joseph Cornell, 1960 ?).

L'indéfrisable (Domenico Gnoli, 1964).

L'église de Dombourg d'après Mondrian (André Raffray).

Le Styx (Bauchant, 1939).

Visité avec Sam les écuries de Montravail, en repartant d'où, comme nous contemplions deux beaux paons, nous fûmes attaqués par trois oies, dont la plus grosse et la plus hargneuse essayait encore de nous harceler, après que je l'eus frappée deux fois à la tête avec mon pied.

Le 2. A 11 h 35, avec Sam & S, reçu ma mère à la gare de Saintes. Cimetière de la Croix-Comtesse, resto routier à La Lignate, cimetière de Moragne, cimetière de Vandré, La Rousselière. Gens de la famille. Content de revoir Janick. Dîné avec Marcel et Lucette. Retour à Oléron.

Le 3. Plage à Vert-Bois. Vent froid. Courses à l'Intermarché de Dolus, puis à Saint-Pierre, et allés jusqu'au bout de l'île, au phare de Chassiron.

Le 5. Retour d'Oléron à Bergerac. Déjeuner à Corme-Royal. Puis retour à Bordeaux avec Thierry et Vincent.

En allant vers Bergerac, entre Port-Sainte-Foy et Prigonrieux, trois petits panneaux blancs au bord de la route annoncent BOUDIN, ROTI, SAUCISSES.

Le 6. Livres vendus par Stéph aux Quinconces, 180 francs.

Le 8. Promené Sam à l'aéroport de Bergerac, où des parachutistes sautaient, puis au château de Monbazillac, où il s'intéressa surtout au puits.

Le 9. Marmontel mourut le 31 décembre 1799.

Le 17. Visite de Witek, qui m'achète l'*Histoire de la littérature polonaise*, 100 francs.

A la télé, belle jette de Françoise Sagan par Peter Handke.

Le 21. *La Quinzaine littéraire* : dommage que leur mise en pages soit si minable. Trop de raffinement serait peut-être superflu et coûteux, mais leur maladresse leur nuit : tout est de travers. Des articles qui tiendraient sur une page sont distribués sur deux, il ne serait pas difficile de mieux arranger ça.

Le 23. Bordeaux. Promenade avec Sam au jardin public, où nous sauvâmes la vie d'une bonne trentaine de grenouilles minuscules, un ou deux centimètres de long, qui avaient sauté du bassin aux nénuphars et, ne pouvant y revenir, se desséchaient au soleil. Je les ramassais sur une feuille, une à une, et les rejetais à l'eau. En repartant, il nous sembla que le canal était infesté de poissons, ça grouillait de partout.

Le 24. A midi, tandis que Sam et moi mangions dans la cuisine en écoutant France Culture, un homme et une femme répétèrent plusieurs fois, à propos d'un livre, l'adjectif «goethéen», et Samuel, qui sans en avoir l'air suit les graves conversations de cette radio, me demanda le sens de ce mot.

Le 26. Lu dans les *Mémoires* de Casanova, tome 2 (1744-1749) à la fin du chapitre IV : «Je gazais tant que je pouvais», pour dire j'adoucissais mon récit, de gazer, couvrir d'une gaze.

Le 27. Promenade au Parc bordelais. Souvent, ces temps-ci, Samuel me demande si certains animaux chient.

Titre d'article dans *Libération* : «Le marché de l'art poursuit sa dégringolade». C'est une bonne nouvelle, et un alexandrin.

Le 28. Visité l'église Saint-Pierre. Fait remarquer à Samuel que l'homme représenté sur un vitrail, entre Moïse et David, portait le même nom que lui.

Chez un bouquiniste, rue du Parlement, rencontré monsieur Audubert, qui m'invita à visiter la bibliothèque de la section de portugais le lendemain.

Le 29. Christophe Petchanatz clôt une lettre par l'abréviation BAV (Bien à vous).

Après-midi, première allée à la fac depuis des années. Emprunté Rugendas, Gandavo. Descriptions de la cruauté des Indiens envers leurs prisonniers. Les faits, les détails rappellent le chapitre I-XXXI de Montaigne, mais avec des conclusions diamétralement opposées. Cette collection de livres intéressants (*Reconquista do Brasil*) est affligée de couvertures moches, et de plus, dans le Gandavo, l'iconographie composite n'est ni légendée, ni créditée.

Le 30. Visite avec Sam de la bibli publique au coin de la rue de Cursol, mais pas de dictionnaire de langue étrangère intéressant.

Après-midi, nous allâmes à la Casa de Goya où j'étrennai, me dit-on, le dictionnaire castillan-catalan, pour y quérir mes 52 mots.

JUIN 1991

Le premier. D'après Michel Champendal, Richard Brautigan, dans un de ses romans, a imaginé une manuscritotheque où les écrivains

déposeraient leurs manuscrits, qui seraient lus sur place. A sa mort, une manuscritothèque s'est réellement ouverte aux USA.

Le 3. Départ de Sam et ma mère à Bergerac. Visite à la bibli de portugais sur le campus. Emprunté Cardim, Nóbrega, Anchieta. Pris du vocabulaire suédois dans la bibli d'allemand, du vocabulaire basque dans la bibli d'espagnol.

Le 4. Emprunté des lettres de Vieira, Chagas, Cunha Brochado. Offert à Audubert une trentaine de livres pour la bibliothèque de portugais.

Le 5. Bibliothèque universitaire du cours Alsace-Lorraine. Dictionnaires de magyar, nederlands, norsk. Dans le dictionnaire franco-norvégien de Damms Lommeordboker, 1983, manquent bizarrement les mots septembre, octobre, novembre, décembre.

Le 8. A la bibliothèque de Bergerac, il y a deux Thomas Merton, son autobiographie *La nuit privée d'étoiles*, et un journal, *Le signe de Jonas*. Ils sont rangés parmi les «romans américains». Feuilleté un dictionnaire français-occitan.

Le 9. Reçu de Flo dictionnaires de hollandais et de serbo-croate. Conçu une seconde liste d'une cinquantaine de mots.

Le soir, au journal de FR3, le cinéaste Mohamed Lakhdar Amina, accablé par les événements lamentables de Mantes-la-Jolie, eut le bon sens d'estimer que ces incidents donnaient une matraque à Le Pen pour taper sur les Maghrébins ; que le chômage ne justifiait pas la violence, laquelle ne résout rien ; que ces jeunes devaient respecter leur pays d'accueil, où du reste leurs conditions de vie étaient bien meilleures que dans leur pays d'origine.

Le 10. Visite de Witold, qui va quitter sa femme et ses enfants. Il déclare trouver dans Gombrowicz la solution de tous ses problèmes familiaux, siffle six bières, moi trois. Après son départ, Sam entre dans mon bureau en tenant à bout de bras un énorme coussin bariolé : «Philippe, des météorites, quelquefois, y en a des gros à cette hauteur, là, hein?»

Deuxième liste en catalan à la Casa de Goya.

Visite de Saint-André, contemplation des vitraux avec Sam.

Le 11. A midi, au Pano, entendu Vassilis Alexakis répondre, à une dame qui se plaignait d'un texte «excessivement misogyne» : «La misogynie n'est jamais excessive.»

Cours Alsace-Lorraine, deuxième liste en suédois, norvégien, hongrois, italien et allemand.

Le 13. Visite d'Evelyne, selon qui Witek aurait pris un mauvais coup dans la nuit de lundi à mardi, alors qu'il était ivre, en se battant avec un Noir. Puis il se serait réfugié chez elle pour se rétablir, raison pour laquelle sa femme, dont il doit se séparer, le cherchait hier encore au téléphone. Elle m'a donné 100 francs contre ses *Lettres documentaires* manquantes et un abonnement.

Dans un grand magasin d'antiquités, rue Notre-Dame, fascination de Samuel pour la gigantesque peau d'un ours polaire tué en 1920, déployée sur le sol, avec la tête entière.

Le 17. Leitmotive de Merton : ses contemplations, ses suées, ses gripes.

Pendant que je l'habillais avant de sortir, le matin, Samuel me demanda de lui confirmer que «les Indiens, quand ils sortent, ils sont en slip». L'après-midi, dans les mêmes circonstances, il

me demanda pourquoi souvent les Indiens étaient tout nus. Je lui répondis qu'il devait faire chaud dans leurs pays, mais que certains vivaient dans des régions froides, comme en Amérique du Nord, et que ceux-là possédaient des vêtements de peau et de fourrure. Quelques minutes plus tard, tandis que nous descendions l'escalier, il me demanda quel train il fallait prendre pour aller au Pôle Nord.

A la Fnac, où Sam accomplissait une chevauchée rituelle sur trois petites motos disposées en manège, rencontre de Jean-François, qui me donna 50 francs pour s'abonner à mes *Lettres*.

Le 18. «Moi, c'est le mieux que je t'adore», m'a encore dit aujourd'hui le petit démagogue, qui redevient infernal dès que sa mère est là.

Le 20. Bergerac. Avec Sam, pèlerinage au paisible village de Rouffignac-de-Sigoulès. A notre arrivée, un vieux paysan me demanda si c'était moi qui avais réparé les cloches de l'église, qui sonnaient, alors qu'elles étaient en panne depuis longtemps. Taureaux, bassin, tilleuls, marronniers, odeurs d'étable.

Le 21. Rêvé que Stéph m'avait confié la garde de sa brocante, éparpillée dans deux pièces d'appartement. Quatre voyous, dont une fille, revenaient sans cesse y rôder pour voler. Comme j'en surprénais un, je poussai un cri, puis un deuxième, très étranges, presque douloureux, et m'éveillai à une heure du matin.

Feuilleté *Le Buffon des écoles*.

Le 24. Soulagement d'avoir renoncé à écrire pour Antônio un article, comme il m'y invitait, sur *Utopias do Novo Mundo*. Mon projet était de discuter le chapitre de Montaigne sur les Cannibales, de railler sa bienveillance mal renseignée à l'égard des sauvages, de le comparer avec les chroniqueurs portugais de son temps, etc. Je ferai un travail plus humble mais plus utile et plus agréable en traduisant des fragments choisis des Portugais.

Chaque soir, ces temps-ci, Vénus, Mars et Jupiter sont en peloton vers le couchant.

Le 25. Promenade avec Sam : la Madeleine, le vieux Bergerac, les Récollets, vitrines de l'armurerie Videau, poissonnerie.

A la bibliothèque, copié des fragments de Buffon. Il croyait les éléphants d'Asie plus grands que ceux d'Afrique, alors que c'est le contraire.

Le 26. Bordeaux. Reçu de Bruno C des mots en mongol, chinois et pamue.

Avec Michel et son fils, brève première visite à la nouvelle bibliothèque municipale de Bordeaux. Les rapports de Michel et d'Oustric, engagés depuis peu, tourneraient déjà court. Oustric est persuadé que Michel est le même homme que Francis Giraudet, à qui il a donc écrit en lui renvoyant des livres que Michel lui avait prêtés, et disant que la blague ne le faisait pas trop rire. Il est vrai que leurs calligraphies sont très semblables.

Un vieux projet de blague, qui ne m'amuse pas assez pour le réaliser : inventer la notice biographique d'un certain Denis Ronis, photographe archiviste, supposé frère de Willy, et qui serait propriétaire des droits de toutes les photos qui paraissent dans les journaux créditées des lettres DR.

JUILLET 1991

Le 2. Après-midi, coup de fil mystérieux, «Allo, la *Lettre documentaire?*», d'un homme se disant du Musée des Beaux-Arts et me demandant qui dirigeait cette publication. Je voulus d'abord savoir pourquoi il me posait cette question et il me répondit que c'était pour pouvoir adresser des dossiers de presse. Je lui dis que je les recevais déjà, sans préciser que je n'ouvrais pas leurs courriers, et il me demanda si j'étais bien Philippe Billé. Je répondis que oui. Il me remercia et raccrocha vite.

Lecture du livre de de Quincey, *Les derniers jours d'Emmanuel Kant*, traduit par Marcel Schwob. Raillerie de S m'appliquant ce passage : «Quoique la mémoire de Kant fût prodigieuse pour tout ce qui avait une portée intellectuelle, il avait depuis sa jeunesse souffert d'une extraordinaire faiblesse de cette faculté en ce qui concernait les affaires communes de la vie de tous les jours.»

Le 6. Installation près de Bergerac, à Saint-Nexans, où nous devons occuper la maison de Brigitte et garder sa chienne.

La pièce est dans l'ombre. Assis sur un canapé, face à la fenêtre ouverte, j'aperçois : en haut, le vert sombre d'un rideau de glycine ; au-dessous, du ciel bleu clair, avec quelques lambeaux de nuages ; les trois cinquièmes du bas étant remplis du vert clair des buissons qui poussent devant la maison. Comme je suis placé un peu de biais vers la droite, je vois dans les carreaux du montant gauche un reflet du même monde extérieur, mais avec des proportions différentes : sur ces vitres, les feuillages du haut et du bas s'étendent chacun sur un tiers du cadre ; dans la zone intermédiaire, occupée par le ciel, il y a des fils électriques et une fine cheminée ; enfin, tout en bas, au premier plan, une pièce de bois horizontale, entourée de cordes, qui fait partie d'un puits.

Le 7. Traduit Unamuno, lu Vieira.

Le 9. Découverte époustouflée de Chagas.

Le 11. Traduit Bierce.

Le 12. Promenade en voiture avec Sam, jusqu'à Saint-Aubin-de-Languais. Nous nous arrêtrâmes examiner un blaireau mort sur le bord de la route. Au retour, en bas de Saint-Nexans, troupeau de vaches avec énorme taureau puis, au bord de l'étang, envol d'un héron.

Dîné au Chalet. Selon le père de Xavier, c'est le robinier que l'on nomme acacia, et l'acacia que l'on nomme mimosa.

Le 13. Dans un village près de Blaye, selon FR3, une dame qui vient d'écrire un livre de cuisine, après des recueils de poésie, a mis depuis des années les 20 000 volumes de sa bibliothèque à la disposition du public. J'admire cet exemple.

Le 14. Réveillé de sa sieste, Samuel se cache tout entier sous son drap et me dit : «Papa, dehors, c'est monstrailieux».

Le 21. Retour à Bordeaux.

Le 22. Départ à Oléron pour une semaine.

Le 24. Après-midi, sieste que je terminai par ce rêve, qui ne m'apparut sinistre qu'à mon réveil : Stéphane et des amis à lui avaient découvert qu'en réalité, Gérard avait été assassiné non pas à Bordeaux mais à la campagne. Ils avaient repéré l'endroit précis, au bord d'une route, et y avaient trouvé une flaque de sang séché, plate et circulaire comme un disque, que Stéphane soulevait à hauteur de ses yeux pour l'examiner.

Le 28. Oléron – Cognac – Bordeaux.

Le 29. Prêt par Michel de deux éditions de Bierce. Départ à Bergerac.

AOUT 1991

Le 1^{er}. Consulté à la bibliothèque de Bergerac un dictionnaire de bambara et un dictionnaire étymologique du latin.

Départ à Fournel, où nous louons pour le mois une maison voisine du gîte de monsieur Delpech.

Le 2. A 7 heures du matin, birdwatching depuis la terrasse : moineaux, hirondelles, rouges-queues. Dans le grand chêne situé à l'Est, successivement, une grosse grive immobile, un oiseau assez grand, verdâtre, vu de dos et de profil trente secondes, qui pourrait être une femelle de loriote, puis un pinson.

L'après-midi, au retour de courses à Daglan, S me fit remarquer, sur les marches de l'escalier extérieur, un petit serpent que j'avais enjambé sans le voir car je portais des paquets. Il se réfugia dans un creux du mur de rampe. Nous consultâmes monsieur Delpech, qui le tua proprement, armé de tournevis.

Le soir, observation du ciel. Scorpion, Sagittaire, Capricorne, notamment la petite alpha double, le nord du Verseau, Andromède. Vers minuit dix, apparition à l'horizon Est d'une lune hémisphérique énorme, oblique et orange.

Les jours suivants, lectures dans *La légende dorée*, dont Flo a apporté une édition de poche.

Le 6. Bibliothèque de Saint-Pompont, ouverte le mardi de 10 h 30 à 11 h 30, tenue et constituée par un retraité dévoué, venu du nord de la France. Quelques centaines de livres, prêt gratuit. Emprunté *La cité antique*.

Le 9. Village et belle église fortifiée de Besse. Au bord des routes, longs entassements de bûches, formant comme des murs.

Le 11. Pétanque vespérale.

Le 13. Visite avec sa famille d'Aimé, selon qui le petit serpent tué par monsieur Delpech n'était qu'un orvet inoffensif.

Le 15. Venue de mon oncle Roger. Il nous a fait voir le résultat de ses recherches généalogiques. Notre plus vieil ancêtre direct identifié serait né en 1789, ce qui n'est pas bien vieux. Il y a aussi eu deux Simon Billé nés en 1760 et 1765. Quantité de prénoms de Billé : Omer, etc, le plus pittoresque restant Chéri Emile Gustave Billé, forgeron, né le 1^{er} mai 1870 à Moragne, mort le 12 juin 1960 à Lussant.

Le 16. Descente de la Dordogne de Carsac à Cénac dans deux canots à rames. Le soir, Frank et moi fûmes assister à une partie de pétanque remarquable, où monsieur Delpech avait pour équipier le peintre en bâtiment surnommé Picasso.

Le 17. Consulté du vocabulaire finnois prêté par mon oncle.

Le 18. Un voisin, monsieur Buffard, nous parla de la chasse au lapin avec un furet. On garde la bête en cage et, comme elle est très propre, il lui faut trois compartiments bien séparés : un pour dormir, un pour manger, un pour chier. On la munit d'un grelot quand on la lance dans un terrier. Le furet qui a pris un lapin s'abreuve de son sang, puis s'endort.

Le 27. Samuel : «la terrasse des pieds», pour parler de la plante.

Le 31. Retour à Bergerac.

SEPTEMBRE 1991

Le 2. Saut à Bordeaux. Téléphone d'Ignazio Corsaro. Il voulait que j'aie le voir à Catania pour une expo, mais ne me proposait que 200 francs. Refusé, par manque de moyens, et d'ailleurs de temps. Il parlait d'une petite voix nette et rapide, en anglais. Il m'expliqua sa distinction entre les mail artistes «*lovely naive*» et ceux qui présentent une «*intellectual size*».

Le 3. A Bergerac, une grande affiche : «Meubles René Nénert, Des meubles qui me ressemble» (sic).

Le 4. Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique*, à Bibliothèque : «Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cent mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, & qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres, que de celle des citoyens...»

Bordeaux. Lectures de Blake et de Waugh, empruntés à la bibli.

Le 15. Arrivée de Witold, chassé au printemps par sa femme, et à qui nous accordons l'asile «politique» chez nous tant qu'il en aura besoin.

Le 19. L'après-midi, quand Sam fut réveillé d'une courte sieste, comme son angine nous interdit de sortir, je l'installai avec moi sur le canapé de la salle à manger, j'allumai la télé, nous trouvâmes un documentaire sur l'Arménie. Il y eut un passage consacré à des bergers, et l'on en vit un, de dos, qui entraînait un mouton à l'écart dans un champ, en soulevant avec ses bras les pattes avant de l'animal, qui marchait sur celles de derrière. Dans la scène suivante, on voyait l'homme assis à genoux sur la bête, qu'il maintenait ainsi couchée sur le flanc, à même la terre. De sa main gauche, il tenait serré le museau du mouton, et de la droite il lui taillada la gorge avec un couteau. On voyait le charcutage, et les pattes qui s'agitaient. C'était tellement dégueulasse que je changeai de chaîne, bien que le petit semblât curieusement moins choqué que moi.

Le 20. En lisant hier dans *Libération* l'article sur Isaac Babel et l'entretien avec sa veuve, je repensais au roman *Vastes émotions* de Fonseca. On cherche dans le roman un manuscrit perdu de Babel, et c'est un peu le cas de ce journal de 1920 retrouvé. Mais le récit de la vie de Babel, ou de ce qu'on en sait, constitue à mes yeux une histoire plus intéressante que le roman. Quant au parallèle qu'établit Fonseca de Babel avec Goya, j'ai songé qu'on pouvait le faire plutôt avec Bierce : deux écrivains de récits ayant pour cadre la guerre civile, et dont la disparition reste mystérieuse.

OCTOBRE 1991

Le 4. Mes réponses à l'enquête de Christophe Petchanatz sur ce que sont les cinq premiers et les cinq derniers livres de notre bibliothèque.

Les cinq premiers de la section de petit format, alignés en vrac :

Alexis Lichine, *Encyclopédie des vins & des alcools de tous les pays*. Collection Bouquins. Acheté pour essayer d'étudier un peu ce domaine dans lequel je suis ignare, gêné de ce que beaucoup de gens, notamment des étrangers, s'imaginent que je suis un connaisseur, simplement parce que j'habite Bordeaux. Livre plus complet sur les vins que sur les alcools. Toujours utile pour alimenter les conversations avec des invités au moment de l'apéro.

Dictionnaire de la sagesse orientale : Bouddhisme, Hindouisme, Taoïsme, Zen, collection Bouquins. Acheté aussi pour combler des lacunes. Toujours pas eu le temps de le lire.

Dostoïevski, *Der Idiot*, München, 1922. Traducteur pas nommé. Faisait partie d'un stock de livres en allemand obtenus je crois par mon beau-frère je ne sais où, peut-être en Suisse, à l'époque de son service, et laissés chez la grand-mère de ma sœur à Croix-Comtesse, quand ils ont émigré au Canada. Ne sais pas bien pourquoi je m'en étais emparé. Belle édition en caractères gothiques, sur papier bible, 1059 pages. Au fil des ans, vainement tenté de le vendre, puis de le donner. Récemment décidé de l'adopter. Projette vaguement d'essayer de le lire, si j'ai le temps, pour réétudier l'allemand, dont je n'ai fait que deux ans au lycée.

Histoire de l'Art, I : Le monde non-chrétien, Pléiade, 1961. Acheté il y a un an ou deux en solde à la Fnac.

Botanique, Pléiade, 1960. Acheté il y a peut-être deux ans, d'occase, chez Bollmeier, à Bergerac, 190 francs. Je pensais qu'il aurait pu baisser à 150, mais ça m'emmerdait de demander. Livre pas mal, illustrations un peu décevantes. C'était l'époque où je commençais à songer constituer un herbier en diapositives.

Les cinq derniers de la section de grand format, en ordre alphabétique :

Un dossier Stewart Home, comprenant trois numéros de sa revue *Smile* et une liasse de documents le concernant, photocopies d'articles et lettres personnelles.

Uranometria 2000, volume I : *The Northern hemisphere to - 6°*, Chicago ?, 1987. C'est un atlas du ciel de l'hémisphère Nord jusqu'à 6 degrés au sud de l'Equateur céleste, avec repérage principal pour l'an 2000 et repérage annexe de 1950. Ouvrage sublime, qui éclipse à mes yeux le reste de ma bibliothèque. Tout y est : 259 cartes extrêmement fines, où figurent les étoiles jusqu'à la magnitude 9, indication des étoiles doubles, multiples ou variables, amas, nébuleuses et galaxies à l'échelle, jusqu'aux quasars et aux sources d'ondes radio et de rayons X. Et bien sûr tracé du plan de l'écliptique, des équateurs céleste et galactique, et des limites de zone des constellations.

The voice of Zewam, revue américaine éditée par Brendan Donegan. Collection des numéros 1 à 8 (1984-1988) que j'ai reliée avec un «sérodo» transparent.

Willem, *Complet !* (revue de presse de Charlie-Hebdo de 1969 à 1981). Je l'avais acheté neuf, quand c'est sorti, et j'ai été navré, plus tard, de voir qu'un livre aussi intéressant en était réduit aux sorderies. Deux seuls défauts : l'index n'est pas terrible, et c'est imprimé sur du papier merdique, qui brunit déjà.

Dictionnaire yanomami-français, par Jacques Lizot (Collège de France, 1970, 258 pages ronéotées. Document fascinant. Peut-être le livre que je possède depuis le plus longtemps, l'auteur me l'a offert quand j'avais dans les 14 ans, je lui avais écrit parce que j'avais vu une émission sur lui à la télé.

Le 19. Livres achetés un prix ridicule chez un des bouquinistes de la rue du Parlement Saint-Pierre : le *Chambers twentieth century dictionary* avec étymologies, le *Nuttal's standard dictionary*, un dictionnaire unilingue allemand illustré, deux exemplaires des *Poems, letters & essays* de Thomas Gray, *Le vrai ami du traducteur*, les *Confessions* et les *Lake poets* de de Quincey, *La nuit privée d'étoiles*, un *Technical manual of carpentry*, un dictionnaire français danois norvégien et un français néerlandais, le *Livre rouge de la révolution picturale*, et les *Essays* de Hazlitt, le tout pour 115 francs.

Le 21. *Agosto*, de Rubem Fonseca, est peut-être le meilleur de ses quatre derniers romans. Le premier, *Du grand art*, valait par son intrigue bien ficelée. *Bufo* et *Vastes émotions* étaient très inférieurs à tous égards. Celui-ci, malgré un suspense policier moins tendu que dans le premier, est meilleur que les trois précédents en ce que : les scènes érotiques et leur commentaire sont plus allusifs, moins pesants ; il n'y a pas de délayage pseudo-philosophique ; les passages érudits, ici sur la politique, la bourse, etc, paraissent moins plaqués, mieux insérés ; il y a peu d'incohérences narratives.

Le 25. Lecture du bon *Sous l'invocation de saint Jérôme*.

Le 26. Donné à Sylvie, pour la bibliothèque de Bergerac : *Deutsch als Fremdsprache*, Festival d'Allauch 1987, *Nouvelles choisies* de Lou Sin, Agenda Mariscal 1984, *7 cuentos* de García Márquez, *La increíble y triste historia, Cavalerie rouge, Tres tristes tigres, Dictionnaire des sciences du langage, The tree of hands* (excellent), *Civilisations précolombiennes, Poésies* de Vigny, *L'année 1987 dans Le Monde*, un tome 1 de *Gil Blas de Santillane*, des *Fragments* de Cicéron de 1827, un Thomas Gray, un dictionnaire français-dano-norvégien et inverse, un dictionnaire frans-nederlands et inverse, *Notre histoire* n° 61, *L'histoire* n° 63 et 83, *Big art, megamurals and supergraphics, Doc(k)s* n° 5, *Enquête poésie sur 548 revues, Krisis* n° 5, *13427 poèmes métaphysiques*.

Le 28. Bordeaux. A midi, déjeuné aux Arts avec Stéphane Santini et Gerald Jupitter-Larsen. Performeur itinérant, Canadien de la région de Vancouver, d'origine norvégienne, actuellement installé à San Francisco. Borgne, il porte un bandeau sur l'œil droit. Ne mange que des pommes de terre. Un peu gros, grande barbe. M'a parlé de Blackhumour, qu'il connaît bien, depuis une dizaine d'années, et qui occupe son appartement en ce moment. Je lui ai demandé comment il était devenu borgne et il m'a expliqué que c'était de naissance. Il a publié un recueil de *34 essays*.

NOVEMBRE 1991

Le 5. Téléphone de la dame de Zulma m'annonçant l'achat de ma traduction du *Naufrage de Jorge de Albuquerque*, à 95 francs la page.

Le 12. Le soir, comme exceptionnellement je sortais, Samuel me demanda où j'allais (chez un copain), pour quoi faire (pour lui

porter un disque), et il ajouta : «Fais attention qu'y ait pas un léopard, dans la rue.»

Le 13. Allé à la fac rapporter des livres, en emprunter d'autres. Audubert m'en prête deux sur l'histoire des jésuites au Brésil. Au retour, dans le bus, un couple étrange vient s'asseoir devant moi : un albinos tenant par la main une aveugle.

Le 19. Mes deux premiers emprunts à la bibliothèque de Bordeaux : un livre sur les reptiles d'Europe et un sur ceux de France.

Le 27. Lu à la bibliothèque le *Tiens-toi droit* de F Roux.

JANVIER 1992

Le 3. Visite avec Bernard T de son logement à la limite de Sarlat. Ambiance mi-faubourg, mi-campagne. Merles, rouges-gorges, mésange, moineaux. Courte descente en ville.

Le soir, visite d'un club d'astronomie à Lembras.

Le 4. Vers midi, je me suis retrouvé enfermé dans la bibliothèque de Bergerac, où je lisais une encyclopédie dans le fonds ancien. Fini par réussir à me servir du téléphone du bureau pour appeler à l'extérieur. Sylvie m'a délivré vers 12 h 45.

Le dictionnaire en deux volumes de l'*Encyclopaedia Britannica* contient des colonnes de vocabulaire comparé dans une demi-douzaine de langues, dont le yiddish.

Dans le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, 1715, article sur le traducteur Pierre Ryer, avec l'anecdote d'un visiteur qu'il «régale» de cerises de son petit jardin dans la banlieue de Paris.

Le 6. Téléphone et venue d'un réfugié afghan me demandant de lui traduire d'anglais en français un certificat de travail : «A qui de droit : Nous certifions par ce document que monsieur G S, fils de monsieur S M, a travaillé comme membre de notre organisation en tant qu'attaché au Hezbi Islami Afghanistan, basé à Kaboul, Afghanistan, du 1^{er} janvier 1984 au 20 février 1985. Il a travaillé de façon satisfaisante et nous le recommandons chaleureusement. Département des Relations extérieures. HIA.»

Le 13. Visité Claude Salomon, qui m'a montré le livre intitulé *Revue des constellations*. De retour, vu Gilles, qui déclarait n'avoir pas dormi depuis 50 heures. Je lui fis écouter l'*Akustische Tagebuch* de Ronald Steckel, musique qu'il jugea «insidieuse et arrivante».

Le 21. Entendu en passant à la bibliothèque de Bordeaux : «En vision, je l'ai jamais vu. Mais en rêve, j'avais des messages.»

FEVRIER 1992

Le 1^{er}. Ecrit directement à l'éditeur Grüner d'Amsterdam pour acheter son reprint de la *Bibliothèque américaine* de Ternaux-Compans, que la Fnac et la Machine à lire refusent de commander. C'est un comble, qu'il soit aussi difficile de se procurer en France le remarquable ouvrage d'un Français.

A la bibliothèque, parcouru le petit livre *De ma fenêtre*, par Evariste Carrance (Bordeaux, 1871) que Michel m'avait indiqué. Carrance fut l'éditeur d'un passage des *Chants de Maldoror*. Cet ouvrage contient 53 courtes scènes (de deux à quatre pages en moyenne) écrites vraisemblablement pour une chronique de presse.

Le sujet qui m'a le plus intéressé est «La boîte aux lettres» (on est venu installer une boîte à lettres en face de chez l'auteur, qui observe depuis sa fenêtre les gens qui viennent y poster leur courrier, et imagine ce que peut en être le contenu) mais il s'y passe comme dans le reste du livre, que la bonne idée se gaspille dans la mièvrerie.

Le 2. Une bergeronnette à ventre jaune rue du Mulet.

Le 4. Rêvé d'un tichodrome, mais au dos et aux ailes gris bleu, à la tête et au flanc jaune, et au ventre beige.

Le 5. Inscription à la Société astronomique de Bordeaux. L'activité principale est une conférence hebdomadaire.

Le 7. Exil à Bergerac pour quelques jours avec Sam. Beau temps. Promenade avec lui dans les bois vers Queyssac. Il a trouvé deux belles cartouches, une jaune et une rouge. Nous avons vu un ragondin mort au bord de la route.

Le 8. Promenade aux Meynots, dans les champs et les bois, beau soleil. Sam a trouvé une cartouche rouge où est imprimée une tête de tigre. Il m'a demandé si cela servait à chasser le tigre, ou bien à montrer aux animaux pour les effrayer.

Dans le tome 3 de son *Rameau d'or*, James George Frazer consacre une «Note» de 9 pages aux «Pléiades dans les calendriers primitifs». C'est intéressant car en fait d'astronomie des cultures éloignées, on parle surtout de celle des civilisations les plus développées (mésopotamiennes, précolombiennes, etc). Mais pour les sauvages, en général on commente, au mieux, leur conception du soleil et de la lune, et on explique rarement leur connaissance des autres objets du ciel nocturne : le divisent-ils en constellations? Si oui, celles-ci recourent-elles les nôtres? Ne remarquent-ils, ne nomment-ils que certains objets? Cet article réunit une riche collection de données, classées par ordre géographique (Australie, Amérique du Sud au Nord, Pacifique & Asie, Afrique). Il y apparaît que l'amas des Pléiades est l'objet le plus souvent considéré : on leur attribue différentes significations mythiques et on s'en sert pour organiser le calendrier. L'autre constellation la plus souvent notée est la ceinture d'Orion, ce qui n'est pas étonnant.

Le 9. Promenade à Queyssac.

Le 10. Visite de l'aquarium du Bugue, où Samuel et moi avons enfin eu la joie de voir d'énormes silures.

Le 11. Promenade aux Meynots.

Le 12. Idem. Rapporté deux petites branches droites et flexibles pour faire à Sam un arc et une flèche, comme il en était impatient depuis quelque temps.

Jean-Marie Gleize, *Non* (Editions Hercule de Paris, janvier 1992, 20 p). Textes poétiques. C'est écrit en français, du moins avec des mots français, et je n'y comprends rien.

Frédéric Roux, *Tiens-toi droit* (Mots/Seghers, 1991, 158 p). C'est une collection de souvenirs d'enfance, allant du stade nourrisson ou presque, à l'époque gamin (l'auteur est né en 1947). Le genre de souvenirs que l'on peut avoir de cet âge, c'est-à-dire ceux qui marquent : petits drames, surprises, frayeurs, blagues, etc. Le livre est une sorte d'album présentant à chaque page un instantané psychique : la narration aussi concise que possible, sans commentaire, d'une anecdote. Les silhouettes sont à peine

esquissées, le père & la mère désignés seulement par «il» et «elle», les copains par leur initiale. Bel ouvrage.

MARS 1992

Le 18. Conférence du docteur Botton sur le fait cosmologique. Le paradoxe d'Olbers, la catastrophe ultraviolette. J'ai du mal à suivre, mais sa rhétorique m'enchanté. «C'est épouvantable, la densité est énorme!» Plus tard : «Vous allez me dire, mais là ça va plus : $V_r = C_z!$ »

Le 19, lettre au bureau des boîtes postales : «Messieurs X et Y, j'ai bien reçu le courrier non daté dans lequel vous me faisiez part de votre découverte que je ne demeure plus au 64 rue Saint-Rémi (Bordeaux). En effet j'en suis parti à la fin de 1987, voilà donc plus de quatre ans maintenant, pour me transporter non loin de là, au 4 rue du Mulet. Depuis lors j'ai signalé ma nouvelle adresse à vos services, à au moins deux reprises. Il me semblait bien que ce changement d'adresse dûment déclaré n'avait pas été enregistré, mais l'administration française m'a appris à ne m'étonner de rien. En espérant que cette fois-ci sera la bonne, j'ai le plaisir de vous adresser une photocopie de ma plus récente facture de téléphone, avec l'assurance de toute ma considération.» (Voir aussi au 22 XII 96 & au 15 III 98).

Le 20. Samuel, vers midi : «Eh, Philippe, tu crois que les gens qui sont cons, ils savent qu'ils sont cons?»

Le 25. Conférence de monsieur Duphil sur la planète Mars. Très confus. «Entre nous soit dit j'ai oublié de parler que y a deux lunes sur Mars.»

Saint Jérôme dans sa lettre cxxv au moine Rustique, paragraphe 7 : «*Sordes vestium candidae mentis indicio sunt.*» La malpropreté des vêtements sera l'indice de la netteté de ton âme, traduit le chanoine.

Henri de Toulouse-Lautrec, *Correspondance* (nouvelle édition, 619 lettres, établie par Herbert Schimmel, Gallimard, 1991). Personnellement l'univers de Toulouse-Lautrec ne me passionne pas. La thématique de sa maturité (le Paris nocturne, les cabarets, les danseuses, le cirque, toute cette pacotille) me rase et je m'explique mal que cet homme intelligent et bien élevé y ait consacré tant d'efforts. Je n'ai pas non plus trouvé son courrier très excitant, mais il ne fut pas fait pour ça, et dans ce volume j'ai préféré les 36 lettres de l'annexe IV, écrites début 1889 par la femme de chambre Berthe Sarrazin, chargée de surveiller HTL, et qui rend compte de ses turpitudes. C'est une édition soignée, avec notes, index, etc. Il y a aussi une soixante-dizaine de photos en noir & blanc, où l'on peut voir entre autres la physionomie bovine d'Yvette Guilbert et de la Goulue.

Chose lue : «Quatre esclaves sur trois sont analphabètes», in *Esclaves et négriers* (Découvertes Gallimard n° 11, 1986, p 142).

MAI 1992

Le 20. Conférence du docteur Botton sur la relativité générale. A propos des pulsars binaires : «émission gravitationnelle importante, donc perte d'énergie : on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs!»

Eugène Ionesco, *La quête intermittente* (Gallimard, 1987). C'est un journal (été 1986 à début 1987) dont la rédaction n'est pas toujours très soignée. Mais l'auteur, qui a tenu à ce que même ses fautes d'orthographe ne soient pas corrigées, s'y avoue désabusé par les «astuces» de la littérature, et par le reste. Il est très vieux et médite souvent sur la mort et sur Dieu. Certains passages sont ennuyeux, d'autres non. On appréciera au moins la sincérité du ton. Un des plus beaux passages est un «exercice de style» (p 131-136) dans lequel il rédige 68 scénarios de trépas différents. Parmi les autres thèmes, son anti-communisme (p 42-44), sa rivalité avec Beckett (p 44-46 : «C'est tout de même moi qui...»), sa vie intestinale (p 74-76 : dans le château où il est en vacances, il n'y a que deux cabinets pour 18 personnes, mais lui-même ne peut chier qu'un jour sur deux après s'être enfoncé un suppositoire).

Plutarque, *Trois traités pour les animaux* (POL, 1992). Il s'agit de «S'il est loisible de manger chair» (16 p), «Que les bêtes brutes usent de raison» (18 p) et «Quels animaux sont les plus avisés, ceux de la terre, ou ceux de l'eau?» (70 p) dans la traduction de Jacques Amyot. Si certains arguments nous semblent aujourd'hui naïfs, d'autres sont toujours valables. En tout cas, il faut reconnaître à ces écrits le mérite d'avoir été parmi les premiers dans lesquels un homme a eu le courage et la bienséance de mettre en cause la cruauté ou l'indifférence de ses semblables envers les animaux. Les traités sont précédés par une dissertation d'Elisabeth de Fontenay, intitulée «La raison du plus fort». Madame de Fontenay y examine les propos de Plutarque, les rapproche d'autres écrits de l'Antiquité, expose ce qu'elle estime être la responsabilité des stoïciens & des chrétiens dans le mépris moderne pour les animaux, évoque les résurgences du courant «zoophilique» (faudrait-il dire quelque chose comme «philozoïque» pour supprimer l'ambiguïté du terme?) ; puis elle termine son étude par un honnête bilan de la réflexion actuelle sur cette question (elle a même la patience de présenter et de récuser des arguments de mauvaise foi, du genre «Hitler aussi était végétarien»). Parmi les documents annexes figure la trop peu connue *Déclaration universelle des droits de l'animal*, proclamée en 1978 et révisée en 1989 (à ceux que ça intéresse, je signale qu'on la trouve aussi dans le *Quid*).

JUIN 1992

Entendu à Saint-Pierre un enfant montrant à sa mère une voiture garée, pleine de chiens : « *Mami, vier Hunde! Ein, zwei, drei, vier!* »

()

DECEMBRE 1992

Le 21. Néomot délibéré de Sam : dragondin.

JANVIER 1993

Le 4. Mon appartement à Bordeaux était glacé, hier, à mon retour de Bergerac. Après quelques heures de chauffage, il faisait

entre 9 et 10. Dans les chiottes, la petite couche d'eau recouvrant le clapet était gelée. Je l'ai fait fondre en pissant dessus.

Le 14. Depuis ce matin, la cheminée est ramonée. J'ai enfin pu faire du feu, Samuel était content.

MARS 1993

Le premier. Je me suis remarqué des cheveux blancs, pour la première fois.

Le 12. Madame J a eu un lapsus et m'a dit que je devais prendre garde à ne pas courir plusieurs «lèvres» à la fois.

Le 27. Du travail m'a trouvé : je suis employé à la bibliothèque universitaire.

Le 29. Ce soir je mets le nez à la fenêtre pour voir passer une voiture qui fait du bruit dans la rue Sainte-Cathe. Comme elle s'éloigne, je suis frappé par le spectacle du ciel. La lune, qui n'en est pas à son premier quartier, forme déjà un croissant très lumineux à l'ouest. Cependant, les étoiles qui l'entourent restent clairement visibles sur un fond bien foncé. En bas, entre la lune et les toits, sur la gauche, la grande constellation d'Orion. Plus à gauche, Sirius, du Grand Chien. En remontant, Procyon, du Petit. Plus haut encore, en continuant de tourner comme autour d'une montre, les Gémeaux, visités ces mois-ci par Mars. En redescendant sur la droite, le très net Aurige, où brille Capella. Le Taureau clôt le cercle, les Pléiades même paraissent au-dessus des cheminées.

AVRIL 1993

Le 22. Dans la paix de mon palier, où je fume une cigarette en lisant quelques pages de Goethe, il me parvient du voisinage un lointain murmure de télé, puis soudain cette exclamation : «Oh putain! Corner!»

Le 23. La populace de mon quartier me répugne. Au supermarché le plus proche, les Halles Lagrue, j'ai régulièrement la sensation de vivre parmi des dégénérés. Le spectacle de la rue ne vaut pas mieux. Tous ces gens stupides, parfois grossiers, ou simplement ternes, ne sont peut-être pas entièrement responsables de leur triste destin, mais cette faible excuse ne suffit guère à me les rendre plus aimables, malgré toute la charité de rigueur que je m'efforce d'éprouver pour mon prochain, quel qu'il soit.

Le 25. Avant 14 h, je travaille à une traduction. A côté Samuel, installé à la table basse, dessine des parachutistes. Il y a quelque temps, il m'avait expliqué qu'on reconnaît les parachutistes chinois à ce qu'ils ont les yeux bridés, une «moustache chinoise» (longue et noire) et une «bouche chinoise» (j'ignore de quoi il s'agit). Je lui expose que je tiens à terminer mon travail, après quoi nous pourrions aussitôt partir visiter le Muséum d'Histoire naturelle. A un moment, il lève la tête et me dit : «Moi aussi, je traduis : je traduis sur des parachutes, je regarde bien comment c'est fait.» Ange du ciel. Quelques minutes plus tard, quand je lui annonce que je suis prêt, il me demande : «ça y est, tu as fini de copier?»

MAI 1993

Le 16. Découverte de la Mérie (mot formé sur mer, comme Océanie sur océan).

Le 31. Passé le week-end de Pentecôte à Toulouse avec Valérie. Profité pour faire la connaissance de Patrick Oustric, qui habite assez près d'où nous logions. Petit homme brun, trapu, à l'accent méridional marqué, pas coquet mais correctement vêtu et rasé. Connaisseur de littérature contemporaine, de livre ancien, d'archéologie, de numismatique. Il nous a parlé de l'impoteur Tetricus. Dans sa chambre petite, mais donnant sur un balcon, il y a un lit de 90, flanqué de part et d'autre de deux bibliothèques, dont une dotée de vitres contient des livres anciens. Dans cette chambre austère, qu'on dirait d'un collégien, on est frappé par la présence de beaux objets antiques : égyptiens, précolombiens, océaniens. Je l'ai photographié tenant une tête réduite jivaro. Il m'a offert une petite pièce de monnaie romaine en bronze datant de 312 ou 313, légendée d'un côté *IMP(erator) CONSTANTINVS P(ius) F(elix) AUG(ustus)*, de l'autre *SOLI INVICTO*, avec les lettres MT qui indiqueraient une officine de Trèves. Ce cadeau m'a ému. Nous avons bu du Gewürztraminer acheté dans une station-service, jour férié oblige.

JUIN 1993

Le 7. Vision ce midi de Monsieur T, à la cafette de la bibli, ferrailant avec son couteau pour tenter d'ouvrir un paquet de jambon sous plastique Herta. «Je suis un peu fou» m'a-t-il confié naguère. Je le crois. Un jour que j'avais tenu la porte pour l'aider à passer avec un chariot de livres, «Vous êtes plus qu'important» me dit-il. «Vous me flattez», répondis-je en fuyant dans l'escalier.

Le 10. «Cher Patrick : en rentrant ce soir, j'ai trouvé mon appartement cambriolé. La porte a été poussée pour arracher le verrou. On m'a pris peu de choses, autant que je puisse en juger : mon Fujica (et les photos qu'il contenait) et mon parapluie (...).»

On n'a même pas volé les pièces de monnaie que je garde à l'avance pour la laverie, et qui sont bien en évidence sur une étagère de la bibliothèque, ni les deux pièces anciennes que m'a offertes Oustric (il m'en a envoyé une l'autre jour, datant de Louis XIV) qui se trouvaient au milieu du bureau.

Le 16 (à Paris). Été trouver Bruno Richard à 15 h 30 à TBWA. Je m'attendais à trouver un homme cynique, grinçant, tout au contraire il est affable, habillé sans prétention, chaussé de modestes sandales, démarche dandinante. Il paraît à la fois gentil et anxieux. Il se promène avec un sac en plastique contenant une soixantaine de petits carnets Rhodia. Sur la couverture de chacun il a écrit un thème, souvent sexuel. Il demande aux gens qu'il rencontre de dessiner une page sur le thème, sans regarder ce qu'ont fait les précédents intervenants. Point dessinateur, j'ai accepté de me risquer au Cœur et au Serpent. Vers 4 h nous accompagnâmes son fils Otto, 9 ans, à son club de tir à l'arc, où devait le récupérer sa mère, séparée du père depuis 4 ans et demi. Puis nous sommes allés passer deux ou trois heures dans son petit F3 du passage de la Trinité... J'étais frappé de trouver qu'il me ressemble (je n'en ai rien dit) : le cheveu bref et clairsemé, nez

un peu gros, lèvres charnues, rasé avec une biscotte, et comme Doury et moi né en 56 (lui à l'île Maurice).

Trouvé sur un tract l'appétissante description du livre *Queneau analphabète*, répertoire alphabétique de ses lectures de 1917 à 1976, par Florence Géhéniau (Bruxelles). Dans cet ouvrage ont été classés selon l'alphabet et assortis de notices bibliographiques les quelque 10.000 livres dont Raymond Queneau a consigné la lecture dans des cahiers tenus depuis l'âge de 14 ans jusqu'à sa mort.

L'imitation de Jésus-Christ, traduite par l'abbé de Lamennais (Tours : Mame, 1866). Cet ouvrage anonyme du XVe siècle est composé de 4 livres. C'est dans le premier (Avis utiles pour entrer dans la vie intérieure) que le lecteur agnostique trouvera les plus profitables sujets de méditation, tels Avoir d'humbles sentiments de soi-même, Eviter la trop grande familiarité, Qu'il faut éviter les entretiens inutiles, ou De l'amour de la solitude et du silence. Dans le chapitre III-8, Qu'il faut s'anéantir soi-même devant Dieu, cette belle phrase : «car je ne suis rien, et je ne le savais pas.» Dans la préface de 1824, le traducteur cite ces mots de monsieur de La Harpe décrivant son émotion lorsque, captif, il découvrit le texte : «Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées.» Le bibliographe Antoine-Alexandre Barbier (1765-1825) avait écrit une *Dissertation sur 60 traductions françaises de L'imitation de Jésus-Christ*.

Dans l'édition bilingue (aux Belles-Lettres, 1943) du *Cathemerinon liber (Livre d'heures)* de Prudence (348-415?), aux vers 61 et suivants de l'Hymne III, une profession de foi d'allure végétarienne : «Laissons aux peuplades féroces les repas sauvages fournis par des meurtres d'animaux.» On s'en étonne un peu, car dans les strophes précédentes l'auteur ne juge pas indigne du chrétien, de pêcher du poisson ou de capturer des oiseaux. C'est que le traducteur a rendu par la notion générale d'«animaux» le terme original «*quadrupedum*». L'interdit, pour Prudentius, n'était pas de manger des animaux, mais seulement ceux à quatre pattes, et probablement entendait-il par là les plus évolués, les mammifères.

Edition bilingue (aux Belles-Lettres, 1978) de *De l'art équestre (Peri hippikis)* de Xénophon (Ve-IVe s avant J-C). Ce manuel de 35 pages enseigne comment acheter un poulain ou un jeune cheval, comment le panser, l'élever, le monter, faire la guerre avec, ou parader. Les conseils précis de l'auteur sont paraît-il toujours valables, quoique l'équitation de son temps différât un peu de celle d'aujourd'hui : les Grecs montaient sans étriers et parfois sans selle des chevaux entiers, aux sabots non ferrés. Livre technique et agréable.

AOUT 1993

Le 6. Reçu naguère un coup de fil inattendu, étrange, de Michel T, peut-être ivre, protestant de son amitié et de son admiration («C'est chié, ça, vous travaillez comme une bête !»).

Printemps et autres saisons, nouvelles de JMG Le Clézio (Gallimard, 1989). Démago, mal écrit, cucul, tout pour plaire. C'est très mauvais. Ennui mortel garanti. Que manquerait-il au monde si ce livre, par exemple, n'existait pas? Rien.

Mon bouquin de cuisine, de Françoise Burgaud (Bouquins, Laffont, 1992). Très complet, plus de 1500 recettes, mais l'écriture aussi est de cuisine. Pourquoi intituler «En guise de préface» ce qui est de fait une préface?

L'omnivore : le goût, la cuisine et le corps, de Claude Fischler (O Jacob, 1990). Livre mal écrit et trop bavard, mais pas sans intérêt. Page 170, l'adjectif «bourdivin» (relatif à Bourdieu).

Colette gourmande, par M-C et D Clément (Albin Michel, 1990). Les recettes de Colette reconstituées d'après son œuvre, son courrier et des témoignages. L'idée n'est pas bête mais on est accablé par toute cette sensualité qui dégouline, et sombre parfois dans la sottise (cf p 29 le texte publicitaire sur «L'eau Perrier»). Une gentille «recette pour les mésanges» apporte un peu de légèreté.

Le 8 (à Paris). Sam : «le Musée de l'Homme d'Histoire naturelle».

OCTOBRE 1993

Dans *Libération* du 2-3, page 21, un journaliste fait ce qu'il peut pour nous convaincre qu'un restaurateur, dans la région de Toulouse, a eu tort de tirer sur un type qui le cambriolait. Au début du 2^e paragraphe, cette phrase très journalistique : «Je n'avais pas l'intention de le tuer, explique Armand Massat en roulant les R.»

Le 22. Week end à Bergerac. Dans le train, Samuel lit toutes les inscriptions qu'il trouve : Classe 1, Classe 2, Côté couloir, Côté fenêtre, Sécurité, Alarme. Il me réclame à lire encore et je n'ai pas grand chose. Nous déchiffrons quelques mots sur nos billets, puis la couverture du livre que je transporte : *Brève histoire de Dieu*, Pierre Chaunu, Robert Laffont. Sam m'explique qu'à l'école, il doit écrire avec telle couleur d'encre, et corriger avec telle autre. Il sait que la «fac» est une école pour «très grands» et n'arrive pas bien à comprendre que je n'y vais plus pour des études mais pour du travail salarié. Alors il me demande si, là-bas, j'écris en noir et je corrige en rouge.

Sam me demande comment nous pouvons savoir que Jeanne d'Arc a existé, ce genre de choses. Je lui explique que le métier de certains hommes, chroniqueurs, historiens, consiste à noter ce qu'ils savent de ce qui s'est passé. J'ajoute que parfois, les historiens ultérieurs corrigent les erreurs qu'ils remarquent dans les livres de leurs prédécesseurs. Samuel : - Ils font comment, ils les rayent?

DECEMBRE 1993

Lu voilà quelques mois *La nuit privée d'étoiles*, de Thomas Merton, sans bien comprendre son titre. Le titre original *The seven storey mountain* est lui-même énigmatique. Je ne suis plus sûr de me souvenir si j'ai vu quelque part dans le livre (que je lisais surtout dans le bus) l'expression «nuit étoilée». A un moment l'auteur mentionne brièvement *La nuit obscure* de saint Jean de la Croix (une explication sur plus de 100 pages, inachevée, de son poème *Canciones del alma* - 8 strophes de 5 vers). Merton

captive l'attention par des moyens simples. Il raconte sans fioritures ce que fut sa vie agitée depuis sa naissance en 1915 jusqu'à son entrée au début des années 40 dans un monastère trappiste du Kentucky. Son regard est lucide, ses propos limpides. On pourrait faire une contraction significative de l'ouvrage en mettant bout à bout les phrases parlant du calme, de la solitude et du silence. La couverture de mon édition de poche (Albin Michel, 1961) en très mauvais état, figure une vue nocturne de grande cité américaine. Au milieu de la photo, un bandeau lumineux horizontal (les lumières de la ville et celles d'un pont) sépare l'espace du ciel, au-dessus, de celui de l'eau, au-dessous, tous deux sombres. Plus récemment, par hasard, je suis tombé sur la reproduction d'une peinture de Vincent van Gogh, *La nuit étoilée*, de septembre 1888, où le ciel occupe de même la moitié supérieure du tableau. Sur une ligne médiane, à l'horizon, apparaissent espacés les réverbères d'Arles, qui se reflètent sur les eaux du Rhône dans la moitié inférieure de l'image. Le mieux, pour voir les étoiles, c'est de procéder par une nuit froide, sans lune, sans nuages et hors de toute lumière parasite. Les conditions ne sont pas toutes réunies dans ce paysage. Mais peut-être le peintre, tourné vers le nord, comme l'indique la présence de la Grande Ourse au centre du cadre, était-il du moins dos au bourg, sur la rive gauche, et faisait-il face à la rive droite de la ville, moins étendue, donc moins lumineuse. Je n'en sais rien, je réfléchis à ça en suivant sur une carte routière la géographie arlésienne, que je ne connais pas. Et peut-être la disposition des choses est-elle arrangée : à chaque étoile d'importance, d'un bleu-vert froid, correspond si exactement la lueur orangée d'un lampadaire sur le rivage. En observant l'angle de l'Ourse avec l'horizon, en septembre, on pourrait déduire l'heure à laquelle la position des étoiles a été fixée. Et on pourrait faire une opération inverse avec le tableau intitulé *Café*, ou *Café le soir place du Forum*, peint plus tôt en septembre : sachant l'époque, et la direction de la rue qui apparaît en enfilade, déterminer si les astres représentés correspondent en effet à une ou des constellation(s) observable(s). La *Correspondance générale* de van Gogh est publiée avec soin dans 3 épais volumes (Biblos, Gallimard). Chaque document porte en marge un numéro d'ordre avec une initiale indiquant si le texte original était en anglais, en néerlandais ou déjà en français. «Exprimer l'espérance par quelque étoile» écrit-il au début septembre 88. Dans un courrier à sa sœur (W7F) quelques jours après, il fait part de son envie de «peindre un ciel étoilé». Il aime «peindre la nuit sur place ... je m'en trouve bien de peindre la chose immédiatement.» Dans au moins deux lettres de ce mois-là, il décrit sa peinture *La nuit étoilée* : la 543F, à Théo, où il en dit que «cela est plus calme que d'autres toiles», et la 553bF, à son ami Boch, avec un croquis. Au vu du *Catalogue complet*, par Testori et Arrigoni (Bordas) des étoiles ne sont visibles que dans trois autres de ses toiles : sur le fond d'un portrait de Boch, où elles sont purement décoratives (peint peu avant les deux tableaux dont j'ai parlé) ; dans le ciel de *Nuit étoilée avec cyprès* (juin 89) et de *Cyprès dans la nuit étoilée* (mai 90) où elles rayonnent au centre de grands tourbillons lumineux, plus près du rêve, plus loin du réel.

L'épuration sauvage : 1944-1945, de Philippe Bourdrel (Perrin, 2 volumes, 1988 & 1991). Un catalogue très instructif, région par région, des exactions perpétrées à l'époque de la Libération, souvent par des résistants de la dernière heure, ou même d'anciens collabos, et souvent à l'encontre d'innocents : menaces, racket, arrestations, sévices, tortures, toute la sauvagerie affolée qui se manifeste naturellement dans les moments d'anarchie.

World dictionaries in print : a guide to general and subject dictionaries in world languages, NY & London : Bowker, 1983 (il doit exister des rééditions). Ce dictionnaire des dictionnaires est une grande source de joie. 13623 notices y sont données selon quatre classements : par sujets, par titres, par auteurs et par langues. J'y découvre par exemple l'existence d'un *Septemlingual dictionary of the names of European animals*, by L Gozmany & alii, 2188 p, édité en Hongrie et en Angleterre en 1979.

Les carnets de l'explorateur perdu, de Jacques Abeille (Toulouse : Ombres, 1993). Petit recueil de cinq textes ayant d'abord été publiés çà et là en revues depuis 1980. Ils sont attribués à un «anthropologue et voyageur prématurément disparu». Il y a dans ces fictions une parodie poétique des écrits ethnologiques. L'ouvrage se conclut par une supposée «note de l'éditeur» qui donne une cohérence à l'ensemble, malgré les disparités. Le style d'Abeille est comme toujours très léché, un rien précieux, sa rêverie est fertile. J'ai personnellement préféré les deux textes dans lesquels l'écrivain ne se laisse pas entraîner par son démon de l'érotisme : «Contacts de civilisations» & «Deux mythes du désert». Une ambiance méso-américaine est suggérée dans certains détails, peut-être l'ocre de la couverture, les sinuosités des illustrations. Ou j'ai cette impression parce que j'ai reçu ce livre comme je venais de passer quelques jours à lire, à feuilleter des ouvrages concernant les sociétés précortésiennes et notamment les Aztèques. *A history of Mexican archeology*, d'Ignacio Bernal (Londres, 1980), qui étudie non l'histoire des civilisations, mais celle de la connaissance que nous en avons, et considère donc les apports successifs des chroniqueurs et des historiens, en donnant parfois des informations sur leur vie. Dans *Observadores del cielo en el México antiguo* (México, 1991, traduit de *Skywatchers of ancient Mexico*, 1980), Anthony F Aveni donne quantité d'indications sur les connaissances astronomiques, l'orientation des bâtiments. Page 21 un tableau de la chronologie comparée de l'Ancien et du Nouveau Monde, signalant la domination tardive des Aztèques aux deux derniers siècles avant l'invasion européenne, l'importance des civilisations toltèque vers l'an 1000, maya dans le premier millénaire après le Christ, olmèque dans le premier avant. *La fleur létale : économie du sacrifice aztèque*, de Christian Duverger (Seuil, 1979) est une analyse de la conception aztèque du monde. Le livre manque souvent de clarté, mais donne ici et là des précisions descriptives qui saisissent de terreur : les 8000 oreilles coupées sur les vaincus par les guerriers aztèques et déposées aux pieds d'un prince dont ils n'étaient que les mercenaires, au XIIIe siècle (p 68) ; la grande fréquence des sacrifices, parfois de simples cailloux (p 107) mais le plus souvent d'hommes : torture, arrachage du cœur, décapitation ; le

sacrifice annuel d'enfants au dieu de la pluie : les petits devant être en pleurs pour l'efficacité du rite, on commençait par leur arracher les ongles (p 110 & 142). Contraste saisissant avec le personnage historico-mythique nommé Quetzalcoatl, prêtre toltèque, chassé de Tula car il s'opposait aux sacrifices humains. Il passe pour avoir été l'inventeur de l'écriture et des arts, c'est en somme l'ancêtre des intellos mexicains. Il est aussi évoqué par Miguel Leon-Portilla dans *La pensée aztèque* (Seuil, 1985, traduit de *La filosofía nahuatl* (il faut prononcer le tl d'un seul coup, comme dans Atlas)) : très jeune, il se retira dans la solitude pour se vouer à la méditation, puis les gens de Tula vinrent le chercher pour qu'il fût leur gouverneur (p 258). Dans le volumineux catalogue de l'exposition *Azteca Mexica* (Madrid, 1992), sur plusieurs planches, des bas-reliefs montrent des guerriers vainqueurs tirant chacun leur prisonnier par les cheveux. Dans les premières pages de *Historia de Centroamérica*, de Rodolfo Pastor (México, 1988), cette phrase subite, je traduis : «... les empreintes calcinées laissées dans la cendre et la lave par quelque 40 individus courant dans tous les sens, ainsi que par des bisons, des cerfs à queue blanche, des loutres, des caïmans et des guacos, fuyant une éruption volcanique, il y a 6 ou 7000 ans, à Acahualingua près de Managua.»

JANVIER 1994

C'est un jour de ce mois qu'en discutant avec Samuel j'en vins à lui avouer que je ne croyais pas au Père Noël. J'en étais peiné car cela visiblement le contrariait, mais après avoir longuement esquivé ce sujet, je me suis trouvé dans l'alternative de devoir soit lui mentir, soit lui dire sincèrement ce que je pensais, et j'ai opté pour cette dernière solution.

Un jour de ce mois, j'ai entendu ce dialogue étrange entre le patron et un client du café où j'étais entré acheter du tabac :
Le patron : Ca m'inquiète, que tu me demandes un calendrier.
Le client : Eh bien moi, ça m'inquiète, que tu me le donnes.

MAI 1994

Le 2. Dieu me donne la pièce. Cinq fois au moins ces derniers jours, j'ai trouvé de la monnaie sur mon passage.

JUIN 1994

Le père Vayssier, archiviste de l'évêché, à qui j'avais téléphoné hier pour savoir si je pourrais trouver des renseignements sur les vitraux bordelais, m'a rappelé aujourd'hui pour m'annoncer qu'il n'y avait rien. Il me dit avoir regardé dans les dossiers de la commission d'art sacré. Tandis que nous discussions, nous en sommes venus à parler de la brochure de Cirot de la Ville sur les vitraux de Saint-Seurin. J'étais d'accord pour considérer que c'est probablement le document le plus complet que nous possédions sur les vitraux d'une église de Bordeaux, mais il n'est cependant pas complet, puisque certaines fenêtres, telles celles de la chapelle du Sacré-Cœur, n'ont été décorées que vers la fin des années 10, longtemps après ce texte datant de 1868. Mon interlocuteur m'a affirmé être sûr qu'il n'y avait pas de vitraux

historiés dans cette chapelle, ajoutant qu'il avait officié plusieurs années dans cette église. Pourtant, je n'ai pas rêvé.

JUILLET 1994

A la mi-juillet, avec Saki, visité un ami à elle, qui vit dans un tipi, sur quelques hectares de bois qu'il possède dans le sud de la Gironde. A cette occasion, songé à la possibilité d'acheter de la terre agricole à bas prix, sans y avoir de maison, ce dont je n'ai pas les moyens, mais seulement afin d'y être plus librement actif que dans les lieux que l'on ne possède pas, où l'on n'a au mieux que le droit de se promener.

Passé la deuxième quinzaine à Bergerac. Sam commence à nager. Il a pris 13 leçons à Pomport, avec pour maître Zbigniew G. Cet homme robuste et dynamique, roulant les R, payait de sa personne en emmenant les élèves nager avec lui jusqu'au milieu de l'étang, ou au-delà. Il radinait un peu, aussi : les cours, donnés souvent pendant ses heures de surveillance, et souvent à deux ou trois enfants à la fois, duraient au début demi-heure, à la fin cinq dix minutes.

Le dernier jour, sur la rive du lac, trouvé une plume de pivert.

AOUT 1994

Nuit du 2 au 3 : rêvé que je collectionnais des citations de la Bible, découpées dans des revues et des photocopies. J'arrivais à reconstituer des passages, les pièces en double fournissaient des variantes.

Fin août. A Fournel, M Delpéch m'a demandé s'il m'intéressait d'acheter une ancienne maison lui appartenant, transformée en séchoir à tabac, et ne servant plus que de grange, avec autour 7000 mètres de lande. Le prix est bas mais c'est quand même bien trop pour moi. En ai parlé à Bernard T (PS : qui l'a achetée quelques mois plus tard) et à mon frère. Décidé alors de me mettre en quête de terre.

SEPTEMBRE 1994

Commencé de m'enquérir auprès de plusieurs personnes. Etudié les différentes sortes de terres : à bâtir, agricoles, bois, lande, champs, prés etc. Le terrain constructible coûte au minimum 100 francs le mètre carré, à Bergerac ou Sarlat. Les mauvaises terres de campagne moins d'un franc. Commencé de lire systématiquement les annonces «divers», à la fin de la rubrique «Terrains».

OCTOBRE 1994

(Cunèges) Début octobre, visité le pré qu'un viticulteur de Cunèges, Josyan Trigaut, mettait en vente par annonce. Situé sur la commune voisine de Monestier, le long d'un charmant ruisseau, mais trop humide, tourné vers le nord-est, difficile d'accès. Intéressé par un autre, qu'il m'a aussi fait visiter, de l'autre côté du même ruisseau, plus en aval : parcelles B19 & B20 de Cunèges. Un hectare, dont il demande 16000 francs. Le lieu-dit, Sansou, est assez beau, rustique, isolé. On y accède par un chemin de petite randonnée bordé d'arbres.

NOVEMBRE 1994

Rustica hebdo n° 1293, du 5-11 octobre. J'aime bien l'ambiance champêtre de cette revue, mais je crois que les *Rustica* d'antan, que je lisais chez une aïeule, me paraissaient plus attirants. Quelques signes manifestes de crétinisme affligent le contenu : présence d'un horoscope («Suivez votre feeling pour vos affaires sentimentales»), coin des poètes, comics idiot en page de garde. Rien de bien excitant dans ce numéro.

Je n'aime pas la chasse, mais j'aime bien *Le Chasseur français*, revue mensuelle soignée, copieuse et bon marché, où l'on trouve toujours quelque chose d'intéressant à lire.

Une année à la campagne : vivre les questions, de Sue Hubbell (Gallimard, 1988, traduit de *A country year, living the questions*). Livre autobiographique en cinq parties : Le printemps, L'été, L'automne, L'hiver, et Le printemps. Ancienne biologiste et bibliothécaire à Rhode Island, l'auteur raconte sa vie dans les montagnes du Missouri, où elle s'est retirée et reconvertie dans l'apiculture. Et elle ne parle pas que des abeilles.

(Cunèges) Consulté le cadastre à la mairie de Cunèges. Demandé à l'employée qui pourrait me donner un avis pertinent. Elle m'a recommandé Jean Delarche, le frère du maire. Consulté au téléphone, il m'a causé longuement et aimablement. Selon lui, ce genre de pré de vallon, qui n'intéresse plus guère les paysans du coin, vaut entre 5 et 10000 francs l'hectare, pas plus.

DECEMBRE 1994

Les Nuls, aperçus sur Canal+. Leur grand succès vient de ce qu'ils ont été les premiers à oser dire «bite» et «couille» à la télévision. Leur grand drame, c'est qu'ils n'ont rien d'autre à dire.

Sur Arte, docu sur les 104 vitraux abstraits que Soulages a conçus pour l'abbaye de Conques. Huit années d'essais dans divers ateliers en France et ailleurs. Aucune indication sur la quantité de pèse dépensée dans l'entreprise. Air inspiré du maître pour juger de la considérable différence d'effet selon que telle rayure est abaissée ou remontée de trois millimètres. Tout ça pour un résultat aussi moche et triste que s'il était allé commander du verre granuleux dans le premier Castorama.

Passé une annonce déclarant que je cherchais un ou deux hectares de bois ou de lande, en Gironde ou en Dordogne. Près d'une dizaine de propositions, mais aucune convaincante.